

LA MORT DE CATON

OU L'ILLUSTRE DÉSESPÉRÉ

TRAGÉDIE

Jacques AUGER (16..-16..)

1648

Texte établi par Paul FIEVRE, août 2022.

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Juin 2023. Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

LA MORT DE CATON

OU L'ILLUSTRE DÉSESPÉRÉ

TRAGÉDIE

**Imprimé à Rouen et se vend À Paris, Chez CARDIN
BESONGNE au haut de la montée de la Sainte-Chapelle, aux
Roses vermeilles.**

M. DC. XLVIII. AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

AU LECTEUR.

Je ne fais pas sortir Caton du tombeau pour monter sur le théâtre du monde, à dessein de porter au désespoir ceux qui se trouvent accablés d'une revers de fortune, et de quelques fâcheuses tribulations : La Politique, et la Morale même des païens, ont des maximes directement opposés à ce malheureux procédé, et les vertus qui servent de phare et de conduite de belles âmes, les doivent empêcher d'en venir à ces extrémités.

Je le propose aux grands capitaines, pour servir de modèle et d'idée à leur générosité, et sur cet exemple ils pourront former une vaillance capable d'affronter les hasards, tenter les périls, éviter les dangers, braver la fortune, et résister à ses ennemis. Une personne auguste et généreuse est comme un astre adorable qui sert de guide aux belles âmes, pour les conduire au sommet de la Vertu : mais comme toutes les médailles ont leur revers, je fais paraître Caton au jour, afin qu'on reconnaisse en lui ses tâches et ses défauts, et montrer aux plus grands hommes de la terre, que bien qu'ils soient élevés au dessus de la tête des autres, ils ne laissent pas d'avoir des défauts dans leurs avantages, et des imperfections dans leurs vertus, qui ternissent le plus souvent la pompe et la gloire, qui sont les derniers degrés du trône de leur grandeur. Il est vrai que Caton avait presque toutes les parties requises à faire un grand héros, et Rome prisa ce personnage autant qu'on doit estimer les mérites d'un homme, qui n'a rien de commun avec ses âmes roturières et basses, qui rampent toujours sur la terre ; la monde aurait encor bien du sujet d'élever des statues en son honneur et de célébrer ses trophées, si le dernier période de sa vie n'eut pas démenti son progrès et son commencement. On peut encore considérer un grand défaut de prudence et de jugement en la conduite de ce grand personnage, en souffrant le neveu de son ennemi dans Utique ; il devait prévoir que son accortise et les submissions qu'il rendait même jusqu'aux soldats, était un stratagème duquel il se servait, pour avoir une parfaite connaissance de tout ce qui se passait, au préjudice des avantages de la gloire de César ; Bel exemple, où l'on doit apprendre à se défier de toutes choses, et jamais il ne doit sortir de la bouche d'un général d'armée cette parole , Je ne pensais pas que cela dût arriver. Les peintres et les sculpteurs agissent diversement pour donner la perfection à leurs ouvrages ; ceux qui pratiquent l'art d'Appelle commencent par le dessin du crayon, ajoutent couleur à couleur jusqu'à l'accomplissement de leur tableau. Les sculpteur tout au contraire retranchent toujours partie à partir, et jamais ils ne peuvent arriver au but de leur attente, qu'en suivant cette route. En suite de ces pensées, je dirai qu'il est impossible à l'Art militaire de former grand capitaine et un général d'armée, qu'en imitant ces deux méthodes, qui consistent à retrancher les imperfections vicieuses qui décréditent l'estime d'un grand héros, et d'ajouter à ces expériences celles de tous ceux qui l'ont précédé. César était vigilant, Alexandre valeureux, Hannibal hardi, Pompée entreprenant, Caton résolu, et de ces imperfections qu'on remarque

en ces particuliers, on ne pourrait former un chef accompli, digne et capable de faire trembler tout le monde à la tête d'une armée. Mais toutefois nous ne pouvons ignorer qu'Alexandre en plusieurs actions a paru tout à fait téméraire, s'exposant à des périls qui n'étaient que des emplois de soldats, ou tout du moins de simple capitaines. César ne peut pas s'exempter d'une pareille tâche, et tout généreux qu'il était, il a manqué tant de fois à sa conduite, qu'on peut dire assurément de lui que la Fortune a fait plus pour sa gloire, que son courage et sa valeur. Si Pompée eut su bien user de l'avantage que le sort lui donnait sur son rival, Pharsale aurait été exempte du déluge du sang romain, et la gloire et la liberté de l'Empire n'eussent jamais trouvé leur funeste écueil dans ses campagnes. Hannibal triomphait absolument de Rome, et Carthage sa rivale aurait eu le titre de reine de l'Univers, si ce héros eut poursuivi sa pointe et sa victoire, sans s'amuser dans les délices et les voluptés qui ternirent l'éclat de sa renommée; et sans poursuivre ces digressions, si note Caton eut été plus judicieux et prévoyant, il n'eut jamais été réduit aux extrémités de son désespoir. Utique avait des forces capables d'énerver celles de César, et ce victorieux trouvant plus d'un obstacle à ses superbes désirs. Ainsi notre Caton n'ayant pas toutes les perfections d'un accompli généreux, il ne faut pas s'étonner s'il paraît imprudent, et même s'il ajoute quelque créance à de fausses nouvelles, les plus sages et les plus judicieux ne manquent que trop souvent. Enfin, je fais voir Caton tel qu'il était, et non pas tel qu'il devait être; je pouvais dans la disposition de mon ouvrage, trahir la fidélité de l'histoire, et faire que Caton eut été le plus parfait et le plus généreux de son siècle, mais ne pouvant ignorer ce que les historiens disent de lui, j'ai voulu suivre Plutarque et les autres célèbres écrivains, pour donner plus de poids et de crédit à la vérité du sujet qui ne doit jamais tenir du Roman, ou de la Fable. Au reste si Cornélie est quelque peu surprise dans la bienveillance que César lui faisait témoigner, je laisse à considérer aux plus judicieux quelles agitations d'esprit peut avoir une femme veuve, agitée et presque accablée en des malheurs qui la privaient de la moindre espérance de s'en pouvoir retirer; j'ose assurer qu'en de pareils orages, toutes sortes d'asiles qui se présentent sont désirables, et la raison a bien de la peine à résoudre en quel havre elle doit jeter l'ancre de son espérance, lorsqu'elle croit n'en avoir plus. Mais encore dans sa surprise elle revient en elle-même, et se dépitant de sa lâcheté, commande à son cœur de se rendre autant généreux qu'il le devait être, pour ne souffrir pas à ses désirs de s'émanciper jusqu'à ce point, de lui faire trahir la fidélité qu'elle devait à la gloire d'un époux qui ne pouvait mourir dans son cœur, et quittant ses faiblesses on la voit aussitôt résolue à la vengeance; ce qu'elle eut exécuté, si la force eut égalé la force de son courage. Bref, (cher lecteur) je te présente cette pièce, non pas comme des plus accomplies et des plus parfaites, et telle qu'elle est, si tu prends quelque divertissement à la voir, tu me donneras sujet de la faire suivre de plusieurs autres, pourvu que ta bonté supplée au défaut qui se coule dans l'impression et qui trompe

assez souvent les plus clair-voyants.

ACTEURS.

JULES CÉSAR.

LUCIUS, neveu de César.

CATON.

BRUTUS.

PORTIUS, fils de Caton.

MAGNUS, fils de Pompée.

SEXTUS, fils de Pompée.

STATILLIUS, seigneur romain.

MARTIA, femme de Caton.

PHILANTE, sa suivante.

CORNÉLIE, veuve de Pompée.

JULIE, sa suivante.

PETROLE, esclave de Caton.

La scène est dans Utique au Palais de Caton.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Cornélie, Julie, Caton.

CORNÉLIE.

Enfin Pompée est mort par la main d'un perfide,
Et sa femme a souffert ce cruel parricide,
Sans pouvoir l'empêcher et même sans mourir
Par les cruelle mains qui nous l'on fait périr.
5 Ton infortune, ô Rome ! Après ces grands désastres
Ne doit rien espérer du sort, ni des astres,
Ton malheur procédant des plus cruels destins
Te fera bientôt voir la perte des Latins ;
Tu t'en dois assurer, puisque le coeur d'un homme
10 N'est plus pour soutenir les intérêts de Rome,
Et le mal que me tue en ces commun malheurs.
C'est que pour me venger c'est trop peu que mes pleurs.

CATON.

Vous avez un Caton qui jour et nuit soupire
Pour la mort de Pompée et l'honneur de l'Empire,
15 Et pendant qu'il vivra, Rome a droit d'espérer
Que de tous ses malheurs il la peut retirer ;
Pour abattre l'orgueil d'une superbe adversaire,
Il n'est pas à savoir ce que sa main doit faire.

CORNÉLIE.

Je crois que tous les Dieux s'irritent contre nous,
20 Et qu'il faut se résoudre à souffrir leur courroux :
César à ses désirs a le destin prospère,
La victoire le fuit où son courage espère ;
Pharsale a déjà vu quelle était sa valeur,
Il brave la fortune autant que le malheur ;
25 Et Rome a peu d'espoir parmi ce triste orage
De pouvoir s'exempter de son prochain naufrage.

CATON.

Je ferai reconnaître avec combine de soin
J'embrasse sa défense et la sers au besoin :
Déjà des bons soldats la campagne est fermée,
30 Nous espérons beaucoup des chefs de notre armée,
Scipion et Juba secondent nos desseins,

Pompée est mort assassiné le 28
septembre 48 avant JC par Achilles et
Septimus.

Pharsale : Lieu d'une bataille romaine
entre César et Pompée du 29 juin au 9
août 48 avec JC. Pharsale se trouve en
Thessalie (Grèce).

Une belle espérance anime les Romains ;
Vidant un différent qui nous retient en doute,
Pour combattre César ils vont prendre leur route.

CORNÉLIE.

35 Dieux ! Quel empêchement vient encor nous troubler ?

CATON.

Il est de conséquence, et l'on le doit celer :
Une heure et tout du plus demande mon silence ;
Et pour l'aller vider donnez m'en la licence.

CORNÉLIE.

40 Prenez-la de vous-même et d'un coeur généreux,
Rendez-vous, s'il se peut, notre état plus heureux,
Que chacun prenne peine à faire des miracles
Malgré tous les efforts des plus puissants obstacles ;
Et pensez que Pompée est encor parmi vous.

CATON.

45 Nous avons à venger l'Empire et votre époux,
Et si les Dieux ont soin de la grandeur Romaine,
Nous la verrons encor pompeuse et souveraine.

CORNÉLIE.

Ai-je assez de vertu pour mériter des cieus
Un effet qui dépend de la bonté des Dieux ?

SCÈNE II.

Cornélie, Julie.

CORNÉLIE.

50 Avez-vous le pouvoir de braver la fortune
Lorsque la cruauté la rend trop importune ?
Quoi ! Le coeur d'une femme aurait assez d'effort
De vouloir résister contre les lois du sort ?
Vu que le plus souvent les têtes couronnées
Tombent sous les rigueurs des fières destinées.
55 Ayant perdu Pompée, à quoi bon s'amuser ?
Pensant venger sa mort, je me laisse abuser,
Son malheureux destin dans son désastre extrême
N'a point craint de ravir une part de moi-même,
Et toutefois on voit contre notre amitié
60 Vivre une part d'un tout sans son autre moitié ;
Ma faiblesse est en cause, et trop irrésolue,
Je ne peux sur moi-même être assez absolue,
Mais connaissant ma perte, et la peine où je suis,
Pourquoi ne pouvoir pas terminer mes ennuis ?
65 Pompée, il faut encore que ta vertu m'anime
Pour offrir à ta gloire une illustre victime :
Si tu vis dans mon coeur, ne souffriras-tu pas
Que pour revivre au tien j'avance mon trépas ?
Si la mort te permet d'avoir quelque pensée

70 De celle qui pour toi se trouve intéressée,
Ne l'accuses-tu point d'une faible amitié
De rechercher si peu sa plus faible moitié ?
Il n'en faut pas douter, ma faute est trop extrême
De vivre si longtemps comme hors de toi-même,
75 Je devrais m'efforcer par de puissants efforts
De trouver ton esprit ayant perdu ton corps.
Mais qui peut m'empêcher de terminer ma vie ?
Si j'en ai la puissance aussi bien que l'envie,
Personne ne le peut, ainsi dois-je bientôt
80 Entrer dans le tombeau qui te retient enclot.

JULIE.

Un lâche désespoir combat votre constance,
Mais ne vous perdez pas faute de résistance :
C'est dans les grands périls qu'un esprit combattu
Doit faire reconnaître en quoi gît sa vertu.
85 Si vous aimez Pompée ayez un grand courage
Pour tirer la raison de son funeste outrage,
Montrez-vous généreuse à braver le hasard,
Sa mort se doit venger par celle de César.
Que dirait votre époux dans la demeure sombre
90 Sitôt qu'il connaîtrait Cornélie, ou son ombre,
Sans doute si les morts ont du ressentiment
Il en fera paraître avec étonnement ;
Je vous laisse à penser quel sera son reproche,
Et s'il ne fuira pas votre première approche ;
95 Ingrate (dira-t-il) ne me devais-tu pas
La perte de César plutôt que ton trépas ?
Caton n'avait-il plus ni de cœur ni d'épée
Pour venger la patrie et la mort de Pompée ?
Et ne devais-tu pas seconder ses desseins
100 Autant pour mon malheur que celui des Romains ?
Regarde que ta perte offusque ton estime,
Et que ton procédé n'est pas bien légitime ;
Ainsi j'ai grand sujet d'éviter ton abord,
N'ayant pas eu le cœur d'avoir vengé ma mort.

CORNÉLIE.

105 Ton discours me surprend, rappelant ma constance
Je réveille en mon âme un reste d'espérance :
Mais qui pourrait savoir si quelques bons destins
Voudront prendre parti du côté des Latins ?
Pharsale les a vus dans le sang et des larmes,
110 Où César triomphait par ses injustes armes.
Charmante illusion qui vient flatter mon cœur
Jusqu'à croire qu'on peut terrasser ce vainqueur,
Ne tromperas-tu point l'esprit de Cornélie ?
J'ai sujet d'en douter, Rome étant affaiblie ;
115 La voyant partagée, ah ! Qui de ses enfants
Rendra par sa valeur ses destins triomphants ?

JULIE.

Cette crainte apparente où votre cœur se fonde
Ne doit point étonner que le commun du monde,
Une âme généreuse emploie avec du soin
120 Ce quelle a de valeur dans son plus grand besoin,

Il faut que vous changiez de courage et de termes
Pour faire agir ici des vertus bien plus fermes ;
Voyez quel intérêt vous engage en ce point,
D'entreprendre beaucoup, et de ne craindre point ;
125 Que Rome en ses malheurs ou se lève, ou succombe,
Il faut qu'un des partis vainque, et que l'autre tombe
Et si l'on ne peut pas la guérir autrement,
Il faut bien se résoudre à cet événement ;
Ainsi le corps malade a besoin de saignée.

CORNÉLIE.

130 Ah, tristes incidents ! Étrange destinée !
Puisque pour terminer l'excès de nos malheurs
Il faut mêler du sang encore avec nos pleurs,
Sans savoir si le ciel d'une douceur propice
Nous favorisera si près du précipice,
135 Ou si sa providence autant que le hasard
Veulent à nos dépens favoriser César.

JULIE.

On remarque souvent par des effets contraires
Qui sont les accidents des armes journalières :
Tel triomphe aujourd'hui qui demain combattu
140 Pour maintenir sa gloire il manque de vertu.
César étant vainqueur des combats de Pharsale
Peut avoir la fortune en son progrès fatale ;
Pompée a succombé plutôt par un malheur
Que par aucun défaut de force et de valeur,
145 Et si sa destinée eut été plus prospère,
Assurément son gendre eut vaincu le beau-père :
Pharsale n'ayant pu déterminer son sort,
L'Égypte n'a pas craint de résoudre sa mort ;
Son monarque insolent, sans cause légitime
150 En a fait à César une illustre victime ;
Ptolomée est coupable encor plus que César,
Faisant ce que n'a pu la guerre et la hasard,
Et si ce Roi barbare eut secondé sa gloire,
Votre époux à son tour aurait eu la victoire.
155 La volonté des Dieux en dispose autrement,
Toutefois espérons un autre événement :
Caton étant vivant, vous avez plus d'un homme,
Pour tirer la raison de Pompée et de Rome :
Peut-être que César poursuivant son bonheur,
160 Vient, mais pour perdre ici la victoire et l'honneur,
Si la fortune aveugle a résolu sa perte,
L'empire aura bientôt sa gloire recouverte,
Ce perfide abattu d'une généreux effort,
Éprouvera sa foi les caprices du sort,
165 Si votre âme a désir de plaire au grand Pompée,
Il faut dans un dessein la tenir occupée,
Pour faire offrir César aux mânes d'un époux,
Et noyer dans son sang votre juste courroux.
D'autre part si Caton triomphe en notre armée,
170 Nous irons dans l'Égypte, et vaincrons Ptolémée,
Et son trône ébranlé par un dernier combat
Croulera sous les pieds d'un lâche potentat ;
Et s'il tombe en vos mains, votre juste colère

Porter à vos enfants à bien venger leur père.

CORNÉLIE.

175 Voilà de beaux exploits dignes à raconter,
Combattre de la sorte, on n'y peut résister :
Oui, César est vaincu, l'on surprend Ptolomée,
Et l'Égypte déjà succombe à notre armée,
Notre Rome triomphe, et des peuples soumis
180 Suivent partout ses chars comme ses ennemis :
Victoire imaginée, et conquêtes frivoles,
Qui n'ont point d'autre bruit qu'au vent de tes paroles,
Puisque ce grand vainqueur n'a que trop de vertu
Pour maintenir son sort, s'il se voit combattu ;
185 Ainsi notre espérance a peu de certitude.

JULIE.

Votre raison s'emporte à trop d'inquiétude,
Espérons des destins des progrès bien meilleurs.

CORNÉLIE.

Si nous voyons encore accroître nos malheurs,
Qui pourra résister contre leur violence ?

JULIE.

190 Le Ciel nous armera de force et de constance,
Pour choisir une route en de tels accidents,
Et suivre les avis des hommes plus prudents.

CORNÉLIE.

Je le veux espérer, quoiqu'un rude atteinte
Me donne moins d'espoir que de peur et de crainte,
195 Dans la peine où je suis... Mais voici mes enfants,
Qui des Dieux les rendra tout à fait triomphants ?
J'attends de la fortune une faveur prospère,
Pour venger mon époux, l'Empire et votre père.

SCÈNE III.

Sextus, Magnus, Cornélie, Julie.

SEXTUS.

Le sang que nous portons conserve une chaleur
200 Qui fera reconnaître une illustre valeur :
Étant fils de Pompée, il est facile à croire
Que nous ne ferons rien d'indigne de sa gloire.
Scipion est choisi pour le chef des Romains,
Juba seconde aussi ses généreux desseins,
205 Nous, de la mort d'un père ayant l'âme animée,
Espérez un succès digne de notre armée.

CORNÉLIE.

Que Caton eut mieux fait, selon mon jugement,
J'eusse espéré de lui quelque autre événement,
Cet homme incomparable a bien plus de prudence,
210 La conduite d'un chef vaut mieux que la vaillance.

MAGNUS.

Nos guerriers le voulaient, et d'une même voix
Ils en ont au Conseil conclu le juste choix,
Et chaque capitaine aspirait que cet homme
Prit le gouvernement des affaires de Rome,
215 L'attachant tout à fait pour notre liberté :
Scipion en sa place en a l'autorité,
Étant vice-consul le droit de préférence
L'emporte d'un Prêteur sans nulle résistance ;
On voit que cet esprit ne s'intéresse en rien
220 Que dans les intérêts qui touchent notre bien.

CORNÉLIE.

Puisse le Ciel propice et comme je l'espère
Porter votre courage à venger votre père,
Et que Rome opprimée anime vos vertus
Pour voir ses ennemis tout à fait abattus :
225 Mais cependant Caton n'aura-t-il rien à faire
Contre l'injuste orgueil d'un perfide adversaire ?

MAGNUS.

Utique est son emploi : ses soins de toutes parts,
L'occupent tout entier déjà sur les remparts ;
Et malgré le Conseil il repare une ville
230 Où César trouvera sans doute son asile,
En faveur de Juba chacun avait conclu
Sa démolition si Caton l'eut voulu ;
Pour le ressentiment de la mort de Pompée
On voulait la passer par le fil de l'épée,
235 Mais ce coeur pitoyable a des ressentiments
Qui nous ferons du tort parmi ces mouvements.
Souvent les premiers coups sont des coups de tonnerre
Qui décident bientôt le destin d'une guerre

Utique : ville antique située dans
l'actuelle Tunisie.

Juba Ier (-85,-46) : dernier roi de
Numidie (royaume Berbère couvrant
principalement le nord de l'Algérie à
l'ouest de la Lybie), il fut vaincu par
César.

Et l'ennemi s'étonne en voyant à ses yeux
240 La sang de son parti qui coule en mille lieux :
Pendant que la pitié lui donne des alarmes,
Nous allons faire voir les efforts de nos armes,
Bravant notre infortune et l'orgueil de César,
Sans craindre les périls qui suivent le hasard,
245 Ainsi l'on connaîtra que le sang de Pompée
Nous porte à le venger avec Rome usurpée.

SEXTUS.

Sa perte nous oblige à ces nobles desseins,
Avec nos intérêts la gloire des Romains,
Nous presse puissamment d'aller dedans l'armée
250 Acquérir des lauriers et de la renommée.

CORNÉLIE.

Allez, mes chers enfants, et d'un bras glorieux
Attaquez l'ennemi, restez victorieux ;
Si le Ciel favorise aujourd'hui ma requête.
J'ose vous assurer d'une illustre conquête.
255 Mais mon coeur s'attendrit en voulant vous quitter,
La raison et l'amour viennent m'inquiéter,
Souffrez que la tendresse abandonne une mère
Puisque la raison veut qu'on venge votre père,
Elle parle en mon âme et fait taire l'amour,
260 Je lui dois ce respect de régner à son tour,
Et si quelque pitié me donne des alarmes,
Elle arrête aussitôt mes soupirs à mes larmes,
Et fait croire à mon coeur qu'en dépit du hasard
Vous allez triompher du destin de César.

SCÈNE IV.

Magnus, Sextus.

MAGNUS.

265 Quoi qu'une illustre ardeur me rend tout de flamme,
Le soupçon et la crainte inquiètent mon âme,
Et j'ai peine à savoir d'où provient cette humeur
Qui coule dans mon sang et la glace et la peur :
La générosité qui me donne l'envie
270 D'exposer pour l'État et mon sang et ma vie,
Semble m'abandonner, et mon coeur éperdu,
Avant que de combattre estime tout perdu.

SEXTUS.

Un esprit généreux résiste à ces atteintes,
Et brave absolument toutes sortes de craintes :
275 Vous savez quels motifs nous portent au combat,
La mort de notre père et l'honneur de l'État
Doivent nous animer tellement le courage
Qu'il faut rester vainqueurs dans ce sanglant orage.
La fortune inconstance aime assez à changer,
280 Le destin de César est proche de danger,
Peut-il monter plus haut avec ses artifices ?

Il est sur le penchant de mille précipices,
Son âme criminelle a de puissants remords,
Il craint également les vivants et les morts,
285 Il ne sait où fuir sur la terre et sur l'onde,
Il a peine à trouver quelque refuge au monde :
S'il va dans les Enfers, s'il monte dans les Cieux,
Il est partout haï des hommes et des Dieux,
Agité de la sorte il est peu redoutable,
290 Je pense qu'à soi-même il est épouvantable,
Et comme un Prométhée et les jours et les nuits
Son âme se consume en d'étranges ennuis.
Allons, s'il faut mourir, chercher nos funérailles
Au front des escadrons et parmi les batailles
295 La mort est glorieuse en de pareils hasards,
On ne peut mieux mourir que dans le champ de Mars ;
Mais si quelqu'un des Dieux rend notre sort prospère,
Vengeons tout à la fois l'Empire et notre père.

MAGNUS.

Je n'ai point de souhait qui ne vise à ce point,
300 Et quoi que je m'étonne on ne me verra point
Amuser davantage à mes inquiétudes,
Je combats puissamment ces attaques si rudes :
La résolution l'emporte à cette fois,
Il nous fait signaler par de nobles emplois,
305 Et faire reconnaître où notre gloire aspire
Vengeant le grand Pompée et défendant l'Empire.

SEXTUS.

Puissent donc tous les Dieux seconder nos destins,
Tant pour notre intérêt que celui des Latins :
Que Rome encore un coup conçoive une espérance
310 De relever sa gloire et même sa puissance,
Mais nous perdons le temps en discours superflus,
L'occasion nous presse.

MAGNUS.

Allons n'en parlons plus.

SCÈNE V. Brutus, Caton.

BRUTUS.

Je ne sais si la crainte attaque son courage,
Et s'il prévoit l'effet d'un trop sanglant orage,
315 Ou si quelque feintise éclot l'invention
Pour mieux nous déguiser sa vaine ambition.
Sans doute il poursuivra tout à fait sa carrière,
N'attendons pas de lui qu'il retourne en arrière,
L'orgueil qui le conduit lui flatte trop le coeur
320 Pour produire une chose indigne d'un vainqueur ;
Mais ne rendons pas à ces belles paroles,
Amusons son courrier par des délais frivoles,
Cependant la bataille en son dernier effort,
Apprendra quel parti plaît davantage au sort.

CATON.

325 Ma résolution s'accorde avec le vôtre,
Si les Dieux sont pour nous, oui ! La victoire est nôtre,
Tant de vaillants Romains jaloux de leur grandeur
Produiront des exploits dignes de leur ardeur,
Et l'intérêt de Rome est une illustre amorce
330 Pour donner à leur coeur la vaillance et la force,
De relever un trône à demi renversé,
Et d'affermir l'État puissamment traversé.

BRUTUS.

En tout cas si le Ciel redouble nos désastres,
S'il ne nous veut plus voir qu'avec ses mauvais astres,
335 Utique a des remparts, et nous de la valeur
Pour donner de l'obstacle à ce nouveau malheur.

CATON.

Nos pouvons l'arrêter du moins plus d'une année,
Cette ville est bien forte, et toute environnée
De fossés, de remparts, bastions et dehors,
340 La vaillance a le soin de courir sur les forts,
Les magasins sont pleins, et de vivre et d'armes,
Nous sommes assistés de plusieurs bons gendarmes,
Qui ne manqueront pas de générosité
Pour défendre leur gloire et notre liberté :
345 Parmi tant de secours prenons plus d'assurance,
Un héros est vainqueur s'il en a l'espérance,
Devant que de combattre à son seul démarcher
Il fait paraître assez qu'il s'en va triompher.

BRUTUS.

Ces mêmes sentiments vont me faire résoudre
350 De voir briller l'éclair, sans redouter la foudre,
Quoi qu'il puisse arriver de gloire ou de malheur
Na trahissons jamais notre illustre valeur,

Opposons nos lauriers au tonnerre, à l'orage,
Montrons dans les périls quel est notre courage ?
355 Si le sort se courrouce encore contre nous,
Faisons que la vertu méprise tous ses coups.

CATON.

Une âme généreuse en tout temps s'évertue
De relever sa gloire étant trop combattue ;
Mais quand le Ciel s'en mêle et veut vous accabler,
360 Le coeur le plus constant s'étonne et doit trembler !
Subissons les rigueurs d'une aveugle fortune
Si dans cette occurrence est trop importune,
Mais tentons les effets...

BRUTUS.

Quels effets ?

CATON.

Du hasard,
Premier que de nous rendre au pouvoir de César ;
365 Où va Statillius ?

SCÈNE VI.
Statillius, Caton, Brutus.

STATILLIUS.

Un courrier à la porte,
De la part de César, de nouveau vous apporte
Sa résolution ; mais je n'ai pas voulu
Agir dans ce sujet d'un pouvoir absolu :
Je défère à vos soins les coups de la prudence,
370 Pour me réserver ceux qui suivent la vaillance,
Aviser sur ce fait de me donner pouvoir
Ou de le rebuter, ou de le recevoir.

CATON.

Courriers dessus courriers, nouvelles sus nouvelles
Doivent inquiéter les plus sages cervelles,
375 Pour moi je suis d'avis, qu'en un sujet pareil
L'affaire s'en décide avec tout la Conseil.

BRUTUS.

Conforme à votre avis, il faut qu'on délibère
S'il fait bon suivre l'ordre et croire un adversaire,
Allons pour en résoudre, un tel événement
380 Mérite qu'on y pense avec du jugement.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Martia, Philante, Cornélie, Julie.

MARTIA.

Sans doute on voit assez que César est en peine,
Il se trouve ébloui de la grandeurs Romaine,
Et tout près de combattre il se trouve étonné
Ne sachant à quel point le Ciel l'a destiné.
385 Quoi Rome, aurais-tu bien la force et l'avantage
De relever ta gloire après ce triste otage ?
Le peut-on espérer ? Ah ! Dieux, dites-le moi,
Soulagez en ce point ma crainte et mon effroi :
Mais quand cela serait, Rome étant partagée,
390 Ne peut beaucoup gagner sans se voir outragée,
La victoire pour elle augmente son malheur.

CORNÉLIE.

Cruels événements que choquent sa grandeur,
Et que feront connaître à la race future
Le déplorable état de sa triste aventure :
395 Que doit-on espérer parmi tant de combats,
Si Rome en se levant tombe aussitôt en bas ;
Nos mêmes citoyens d'une fureur brutale
S'en vont ressusciter les malheurs de Pharsale,
Et sans considérer la gloire de leur sang
400 Ils s'en vont de leurs mains s'ouvrir leur propre flanc,
Justes Dieux ! Leur fureur prépare en ces batailles
D'un État affaibli les tristes funérailles,
La patrie agitée a droit de redouter
Ce carreau foudroyant si proche d'éclater,
405 Et le plus grand malheur qui menace sa tête,
C'est que des deux côtés elle craint le tempête ;
Du parti de César elle attend des horreurs,
Du nôtre, en succombant, des soupirs et des pleurs ;
Le vainqueur, le vaincu dans ces tristes batailles
410 Déchireront tous deux son coeur, et ses entrailles,
Puisqu'on ne peut pas voir ses destins triomphants
Que parmi les malheurs de ses propres enfants.

MARTIA.

Cornélie, on voit bien qu'on a beaucoup à craindre,
Et jusqu'à quel danger César nous veut contraindre,
415 Il a beau déguiser sa rage et ses desseins,
Il en veut, mais sans doute, au destin des Romains ;
Rome, c'est ta grandeur qui cause ta ruine,
Tu ne craignais pas tant dedans ton origine,
Je crois pour le certain que tes prospérités
420 Font une bonne part de tes adversités :
Ton sort fait des jaloux, et tout ton avantage
Ne sert qu'à t'opprimer chaque jour davantage,
Ce tyran qui t'afflige aurait bien moins d'ardeur
Si la fortune avait modéré ta grandeur.

CORNÉLIE.

425 Quoi que César pratique, on tire en conséquence
Qu'un désir de régner l'attache à sa puissance,
N'ayant plus de Pompée à choquer ses desseins,
Rome est prête à tomber sous l'effort de ses mains,
Et bien que le Sénat semble reprendre haleine,
430 Pourrait-il recouvrir sa pompe souveraine,
Sa grandeur languissante avec sa majesté
S'en vont dans cet orage éclipser leur clarté.
Injuste conquérant, modère ton génie,
Adoucis ton courroux, borne ta tyrannie,
435 Viens déclarer ton crime et ton lâche attentat
Aux pieds de Cornélie et devant le Sénat ;
Je perds le souvenir de la mort de Pompée,
Si de notre intérêt ton âme est occupée,
Sans te rendre absolu dessus nos citoyens,
440 Par un motif barbare et de sanglants moyens.
Mais c'est nous abuser d'une attente frivole
Puisqu'on sait que l'orgueil est la plus chère idole,
Premier que d'abaisser son sort ambitieux
Il verrait dessus lui tomber la feu des Cieux.

MARTIA.

445 Je flotte en ces périls comme une nef sans voile
Qui ne peut dans la nuit découvrir son étoile,
Et malgré la tempête elle ose présumer
De trouver son salut, proche de s'abîmer.
Je flatte mon esprit, et je me fais accroire
450 Que le destin nous doit bien plus d'une victoire,
Retournant en moi-même et consultant mon coeur,
Ma résolution succombe à la douleur.
Si j'ai de l'espérance, au même temps la crainte
Produit dedans mon âme une fâcheuse atteinte,
455 Si mon esprit s'emporte à quelque désespoir,
La raison me ramène aux lois de mon devoir,
Dans ces divers transports, et parmi tant de doutes
Mon âme a de la peine à bien choisir ses routes,
Et je suis obligée et les jours et les nuits
460 De gémir sous le faix d'une foule d'ennuis.

CORNÉLIE.

De plus pressants malheurs agitent ma pensée,
Votre âme à mon égal n'est pas intéressée,
La mort d'un cher époux m'afflige au dernier point,
Et j'ai mille tourments que votre coeur n'a point.
465 Quand je pense à Pompée, il faut que je confesse
Que mes yeux sont témoins de ma grande tristesse,
Et d'autre côté Rome est un sujet puissant
Qui redouble mon mal d'un tourment languissant,
Je ressens deux vautours déchirer mes entrailles
470 Sans pouvoir avancer mes tristes funérailles ;
De la part de Pompée, ah ! Que dois-je espérer
Sinon que de me perdre à force de pleurer,
Et quoi que ma misère étonne la nature,
Qui peut avoir pitié de ma triste aventure.
475 Rome est pareillement l'objet de mes douleurs,
Je verse à son regard (on le voit) bien des pleurs,
Son désastre à tous coups fait que mon coeur soupire,
Et mon mal est si grand, que j'ai peine à le dire,
Dans tant d'adversités j'avoue ingénument
480 Que je perds ma constance avec mon jugement.
Il est vrai que votre âme en ces sujets de craintes
Peut s'affliger beaucoup par ces rudes atteintes,
Mais Caton vous console, et sa douce amitié
Partage les douleurs de sa chère moitié :
485 Ainsi si votre peine est dans un point extrême,
Vous trouvez de la joie en celui qui vous aime,
Mais je n'espère rien dans mes adversités,
Je n'ose plus penser à mes prospérités,
De toutes parts le mal m'attaque et m'environne,
490 Ma constance à ce coup s'ébranle et m'abandonne,
Faisant réflexion sur mes tristes malheurs
Je ne peux arrêter la source de mes pleurs.

MARTIA.

Chacun ressent son mal, en vain je m'évertue
De soulager le mien qui m'afflige et me tue,
495 Je succombe aux douleurs, et j'ai trop peu d'effort
Pour écarter de moi les rigueurs de mon sort.
J'aperçois que Caton revient d'un soin fidèle
Consoler nos travaux d'une heureuse nouvelle,
Que le ciel favorable à nos plus beaux désirs
500 Donne quelque relâche à tant de déplaisirs.

SCÈNE II.

Caton, Martia, Cornélie, Philante, Julie.

CATON.

César nous fait savoir par un nouveau message
Le motif qui le porte à voir finir l'orage,
Il est las, se dit-il de voir rougir ses mains
Dans le sang généreux des plus nobles Romains,
505 Et regrette la mort de son gendre Pompée,
Qui n'est pas un effet...

CORNÉLIE.

Hélas !

CATON.

De son épée,
Lui-même dans l'Egypte a pensé succomber,
Mais les Dieux l'ont sauvé tout proche de tomber,
Son monarque barbare avait encore l'envie
510 D'offrir à sa colère et sa gloire et sa vie ;
Mais ce Prince averti de cette lâcheté,
A fait paraître assez de générosité.
Ptolémée a servi d'une illustre victime
Pour purger dans son sang la noirceur de son crime,
515 Photin l'a devancé d'un infâme trépas,
Le même est arrivé du perfide Acillas :
Ces traîtres conseillers ont souffert le supplice,
Et César a fait voir quelle était sa justice.
Je vous donne un motif d'avoir moins de courroux
520 Puisqu'il a su venger la mort de votre époux,
Après ce témoignage il faut être Romaine,
Afin que la douceur l'emporte sur la haine,
Je crois qu'il vous regarde avec moins de pitié
Que d'amour, et son coeur cherchant votre amitié
525 Reconnaît vos beautés, et commande à son âme
De se laisser toucher d'une amoureuse flamme.

CORNÉLIE.

Passez légèrement sur un si mauvais pas,
Ce discours me surprend, même ne me plaît pas.
Ah ! Caton, vous savez où la douleur me blesse.

MARTIA.

530 Bien souvent le plaisir succède à la tristesse.

CATON.

Pénétrer les desseins de cet ambitieux
N'appartient qu'à l'esprit sage et judicieux :
Après tout il prétend justifier sa cause
Et se rendre innocent du fait qu'on lui suppose,
535 C'est à nous de l'entendre en ses prétentions,
Et de la recevoir dans ses soumissions ;

Mais je crains qu'il n'emploie et la feinte et la ruse,
Et qu'en ce procédé...

CORNÉLIE.

Sans doute il vous amuse,
Il n'est que trop certain qu'il doit être suspect,
540 César n'est pas un homme à rendre du respect,
Gardez quelque surprise, et sur la défiance
Faites-lui toujours voir quelle est votre prudence,
Il pense m'apaiser par un étrange effet,
Pour se rendre innocent de tout ce qu'il a fait :
545 Son esprit est grossier d'inventer tant de ruses,
Et mon âme aurait tort de croire ses excuses,
Hors de mes intérêts qui se voudrait fier
Qu'un semblable dessein le pût justifier ?
Non, quoi qu'il puisse dire, et quoi qu'il puisse faire,
550 Je suivrai les motifs de ma juste colère,
Je ne m'arrête pas dessus un compliment,
Il faut bien d'autre chose à mon ressentiment,
En quelque lieu qu'il soit des climats de la terre
Je déclare à sa vie une immortelle guerre ;
555 Qu'il monte sur les Cieux, qu'il descende aux enfers,
J'emploierai contre lui les flammes et les fers,
Et ma haine implacable étant presque infinie
N'aura jamais de trêve avec sa tyrannie.
Il montre qu'il n'a pas l'esprit bien délié
560 De croire qu'un époux soit si tôt oublié,
Cornélie est toujours justement occupée
À chercher les moyens de venger son Pompée ;
Faites paix avec lui, rendez-vous ses sujets,
Approuvez la rigueur de ses lâches projets,
565 Que Rome l'autorise en tout ce qu'il désire,
Qu'il se rende absolu du destin de l'Empire,
Je serai généreuse, et d'un noble attentat
J'irai le poignarder moi-même en plein Sénat.

CATON.

Cette illustre colère est digne de votre âme,
570 Et je voudrais brûler d'une aussi belle flamme,
Je pense avec raison qu'un état malheureux
Rencontre un grand secours dans un coeur généreux ;
Mais je mêle un reproche avec votre louange,
Voyant jusqu'à quel point la passion vous range,
575 Vous rendez criminels tous vos meilleurs amis,
Et croyez que César les a déjà soumis,
Cette erreur vous transporte et vous devriez croire
Que Rome a plus de soin de conserver sa gloire.
Nous écoutons César, mais comme humilié,
580 J'observe assez souvent son esprit délié
Et sur tous ses projets portant l'intelligence
Je découvre à peu près quelle est son insolence.

CORNÉLIE.

À moins que d'être Dieux, vous ne saurez jamais
Si son âme désire ou la guerre ou la paix,
585 Mais dans son procédé je vois bien que cet homme
Désire absolument l'autorité de Rome,

Du depuis que Pompée est au nombre des morts
Il s'est fait redouter par ses cruels efforts,
Feignant de se soumettre au vouloir de l'Empire,
590 Il cache aux moins rusés où son orgueil aspire,
Mais on verra bientôt où se porte son cœur
Si dans cette bataille il reste le vainqueur.

CATON.

Nous n'avons rien conclu touchant cette matière,
Utique à ses projets servira de barrière,
595 Pour conserver encor les grandeurs de l'État,
Nous suivrons les avis des Dieux et du Sénat ;
Croiriez-vous que Caton eut si peu de courage
De pouvoir vivre et voir Rome dans l'esclavage,
Il porte dans le cœur trop de fidélité
600 Pour vouloir condescendre à cette lâcheté.
Assurez vous sur moi que César et ses ligues
Se verront terrassés sous l'effort de nos brigues,
Et bien loin d'obéir à ses prétentions
Je m'oppose tout seul à ses ambitions,
605 Premier que de l'entendre en sa moindre défense
Nous voulons qu'il se range à notre obéissance,
Le croyant criminel, il faut comme sujet
Qu'il rende ici de tout ce qu'il a fait.

MARTIA.

En ce cas, Cornélie, il fait borner vos plaintes,
610 Et donner quelque trêve à vos vives atteintes,
Le Sénat s'intéresse à venger votre époux.

CORNÉLIE.

Son procédé ne peut modérer mon courroux,
Quoi qu'on révère assez ses soins et sa prudence
De mon ressentiment je prends la confiance,
615 Et je n'ai point d'espoir dans la peine où je suis
De trouver un remède à borner mes ennuis ;
Qui pourrait consoler la pauvre Cornélie,
Et donner du relâche à sa mélancolie ?
Pompée, attire-moi si tu peux dans le Ciel
620 Pour affranchir mon sort d'un tourment si cruel,
Je ne connais que toi, si ta valeur m'écoute,
Qui puisse m'enseigner ce phare et cette route :
Ne laisse plus souffrir ta plus chère moitié,
Regarde mes malheurs d'un regard de pitié,
625 C'est tromper mon esprit d'une vaine espérance
De penser de ta mort obtenir la vengeance.

CATON.

J'ai droit de vous blâmer voyant ce désespoir,
Et vous doutez beaucoup d'un généreux pouvoir :
Quoi ! Sommes-nous vaincus pour parler de la sorte ?
630 Voyez en quelle erreur la passion vous porte,
Et pour vous assurer dans ces émotions,
Allez voir de César...

CORNÉLIE.

Quoi ?

CATON.

Les soumissions,
Ce papier nous les montre, et vous pourrez connaître
Les désirs de son âme en lisant cette lettre.

CORNÉLIE.

635 Ah ! Que pourrons-nous voir s'il se moque de nous ?

CATON.

La plainte et les regrets qu'il fait de votre époux.

CORNÉLIE.

Dois-je ajouter créance à des discours frivoles ?

CATON.

Espérez quelque chose au sens de ses paroles,
Et prenez de la peine à les bien consulter,
640 Il sait l'art très parfait de feindre et de flatter :
Brutus survient ici, nous allons par ensemble
Penser plus d'une fois de ce qu'il nous en semble.

SCÈNE III.

Brutus, Caton.

BRUTUS.

Caton, il nous fait voir parmi tant de rigueurs
Si notre procédé peut finir nos malheurs,
645 Accorder à César la fin de sa requête
N'est pas le vrai moyen d'accoiser la tempête,
Il serait à propos qu'il se rendit soumis,
Sans se rendre cruel plus que nos ennemis,
Voyant qu'il continue à renforcer ses armes
650 Nous devons redouter quelques tristes alarmes,
Le tenant pour suspect, je crois pour le certain
Qu'il vient nous commander, mais l'épée à la main.

CATON.

Suivons de point en point notre ordre et nos maximes,
Voyant que ses raisons sont si peu légitimes :
655 En matière d'État, doit on pas réprouver
Ce qu'un juste intérêt ne doit point avouer ?
Je regarde encor Rome en sa pompe ordinaire,
Et je ne peux aimer qui s'en rend adversaire,
Si César par feintise agit dans ses projets,
660 Pourquoi vouloir traiter ou de trêve ou de paix ?
Peut-être que l'arme étonne son courage,

Accoiser : Rendre coi, calme,
tranquille. [L]

Renforcer : Devenir plus fort. [L]

Feintise : Synonyme de feinte, avec
cette seule nuance que feintise vieillit
et qu'il a un air archaïque. [L]

Et qu'il craint de périr dans ce sanglant orage.
Sans doute il voit déjà devant ses pavillons
L'Aigle qui sert de guide à tous nos bataillons :
665 Mais ce qui peut causer nos douleurs et nos peines
C'est que nous combattons les nations Romaines,
Ces nobles Sénateurs, nos parents, nos amis,
Il faut qu'ils soient vaincus ou bien nous voir soumis.
C'est l'ordre du destin touchant cette occurrence,
670 Il faut qu'un des partis rende l'obéissance.
Ah ! Que dis-je, ô César, jamais ta vanité
N'imposera des lois dessus ma liberté,
Et je propose aux Dieux autant qu'il m'est possible,
Que je serai toujours dans un point inflexible,
675 Quoi qu'il puisse arriver du côté du hasard
Je résiste sans cesse aux projets de César.

| L'aigle est le symbole de Rome.

BRUTUS.

Ma générosité doit seconder un homme
Qui veut vivre et mourir pour l'intérêt de Rome,
La résolution que je remarque en vous
680 Me rend de votre gloire et rival, et jaloux :
J'envie un tel courage, et ma valeur doit suivre
Un héros qui me montre un exemple à bien vivre,
Et sur ces mêmes pas, je veux régler les miens
Pour épargner la vie à nos concitoyens ;
685 Le soin de la patrie est un témoin fidèle
Qui fait paraître assez l'ardeur de votre zèle,
Et quiconque vous fuit et vous peut imiter,
Est sans doute Romain, et s'en peut bien vanter.

CATON.

César n'a pas ce droit, puisque son âme espère
690 Déranger sous ses lois le destin de sa mère,
Mais la gloire et l'honneur d'être de ses enfants
Ne conviendront jamais à des princes tyrans,
Il perd cet avantage, et puisque sa puissance
Veut que l'Empire soit sous son obéissance.

BRUTUS.

695 Renvoyons son neveu pour mieux lui témoigner
Que Rome est encor Rome, et qu'elle veut régner,
Et que dans sa conduite elle fait assez croire
Qu'elle a trop de moyens pour maintenir sa gloire,
Sans doute on n'a raison de le tenir suspect,
700 Il trahit son devoir autant que son respect,
Et dans cette insolence où le porte l'audace,
Il ne peut espérer de faveur ni de grâce ;
Rompons la conférence, et dès aujourd'hui
L'orage éclate et fonde avec fureur sur lui,
705 Et prions que les Dieux emploient plus d'un foudre
Pour réduire l'orgueil de ce tyran en poudre,
Afin que son désastre apprenne à nos Romains
Que l'Empire répugne à voir des souverains.

CATON.

710 Je crois que ce guerrier nous pourra bien apprendre
S'il a quelque dessein de nous vouloir surprendre.

SCÈNE IV.

Statilius, Caton, Brutus.

STATILLIUS.

Oui sans doute il le veut, n'en doutez nullement,
Attendez vous d'en voir le triste événement,
Me rendant pour l'État généreux et fidèle
Je ne dois pas permettre une brigue nouvelle ;
715 On fait courir un bruit qui doit vous étonner.

CATON.

Et quel bruit ?

STATILLIUS.

Lucius.

CATON.

Que fait-il ?

STATILLIUS.

Mutiner
Beaucoup de nos soldats, et de là je présage
Qu'on verra sur Utique éclater tout l'orage ;
Si la chose est certaine à quel point sommes nous ?

BRUTUS.

720 Animons nos desseins d'un généreux courroux,
Et quoi que l'artifice invente et puisse faire
Prévenons les projets de ce lâche adversaire.

CATON.

Qui peut croire cela si la commission
Nous fait voir l'ennemi dans la soumission,
725 Sa lettre de créance est un vrai témoignage
Du dessein principal où son oncle l'engage.

STATILLIUS.

Soyez plus avisés dans ce fait important.
Redoutez davantage et ne croyez pas tant,
Empêchons les effets de ces nouvelles brigues
730 Par de sages conseils et de puissantes ligues :
On commence à prévoir d'étranges accidents,
César trompe au dehors, Lucius au dedans,
Et sous un beau semblant qu'il fait ici paraître

Il fait des actions et d'un lâche et d'un traître.
735 Je ne dois pas m'en taire, ici de tous côtés
Grand nombre de soldats n'ont que des lâchetés,
Chaque troupe résiste aux lois de la milice,
Et pervertir son coeur d'une étrange malice :
Que doit-on redouter de ce commencement
740 Qu'un désordre confus dans son événement ;
César étant vainqueur perdez toute espérance
De faire contre lui la moindre résistance,
Le moyen de la faire ayant dans nos remparts
Un homme qui vous brave et fuit de toute parts,
745 Remarquant les défauts qui sont dans cette ville
Il va faire un écueil d'un favorable asile,
Pensez à ce désordre il en est bien saison,
Et détournez l'effet de cette trahison.

BRUTUS.

Je ne suis pas trompé de cette procédure,
750 J'en ressens dans mon âme une atteinte assez dure ;
Et j'ai peine à penser comme l'on a permis
Ce procédé étrange avec nos ennemis ;
Mais la faute étant faite, allons à ce remède
Pour rompre le dessein d'où le malheur procède.

CATON.

755 Nous sommes bien déçus parmi nos plus grands soins.

STATILLIUS.

Il ne faut pas se rendre en de pareils besoins,
C'est ici qu'il nous faut avoir de la constance,
Et montrer à César beaucoup de résistance :
Agissons par sagesse autant que par valeur
760 Pour ne s'abîmer pas dans ce nouveau malheur ;
La chose est bien facile, et sans vous mettre en peine
Empêchons tout à fait l'émotion soudaine,
Que Lucius retourne, et ne le souffrons plus,
Ses divers entretiens sont du tout superflus.

BRUTUS.

765 Puisque César diffère à vouloir comparaître,
Disons que Lucius fait l'action d'un traître,
Et sens prêter l'oreille à tant de vains propos
Agissons pour l'Empire et pour notre repos,
Laissons faire l'armée et celui qui la guide,
770 Scipion n'eut jamais le courage timide,
Brutus ose assurer qu'il sait bien que son coeur
Emploiera ses efforts pour demeurer vainqueur.

CATON.

Renvoyons ses courriers avec diligence,
Et prenons du Sénat une autre intelligence,
775 Pour faire voir partout que la fidélité
Nous porte à maintenir Rome et sa liberté.

ACTE III

SCÈNE I.

Caton, Statilius.

CATON.

C'est peut être un faux bruit qui court parmi la ville.

STATILIUS.

Ma créance en ce point n'y voit rien de facile :
Mais quoi qu'il en puisse être, un généreux effort.
780 N'apprendra comme il faut braver un mauvais sort.

CATON.

On n'en veut pas à vous, l'éclat de la tempête
Quoi qu'il vous fasse peut recherche une autre tête,
César qui me connaît de son destin jaloux
Ne choisit que la mienne à lancer son courroux ;
785 Sur ce cruel projet son âme est occupée,
Il faut joindre ma perte à celle de Pompée,
Sa cruauté le veut, les Dieux en sont d'accord,
Et moi je me dispose aux rigueurs de mon sort.

STATILIUS.

Il faut perdre la vie après que mon courage
790 Aura de ma valeur donné du témoignage,
Si l'armée est défaite, et que tout soit perdu,
César aura bientôt ce qu'il a prétendu ?
Un coup de désespoir fait souvent des miracles,
Quiconque est résolu méprise les obstacles,
795 C'est dans les grands périls qu'une illustre vertu
Relève avecque gloire un courage abattu.
C'est parmi les hasards qu'il faut changer de termes,
Et les occasions rendent nos coeurs plus fermes,
La moindre lâcheté doit s'éloigner d'un coeur
800 Qui désire affronter un superbe vainqueur :
Je croirais de me rendre en tout point ridicule
Si je manquais d'avoir la valeur d'un Hercule,
Dans l'état où je suis mon destin glorieux
Oserait attaquer les hommes et les Dieux.
805 Quand je verrais sur moi fondre plus d'un tonnerre,
Et trembler sous mes pieds les climats de la terre,
Sans démentir ne rien ma gloire et mon effort

Je ne craindrais jamais ni César ni la mort.

CATON.

810 Vous me rendez jaloux, et je sens que mon âme
Reprend beaucoup de force en voyant votre flamme,
Et plutôt aux Dieux que Rome en de pareils desseins
Pût se vanter d'avoir beaucoup de tels Romains,
Sa grandeur ébranlée aurait sujet de croire
Qu'elle aurait des appuis pour soutenir sa gloire,
815 Parmi ce grand désastre où le sort nous a mis,
Dieux ! Faute d'en avoir on nous verra soumis,
Nous le sommes déjà, César pense sans crime
Acquérir dessus nous un pouvoir légitime,
Et pour avoir un prix digne de ses exploits
820 Rome doit se résoudre à recevoir ses lois,
Et son âme superbe autant qu'on le peut être,
Ne peut plus endurer de reconnaître en maître,
À moins que l'Univers, un cœur comme le sien
Ne trouvera jamais de repos ni de bien.
825 Cruelle ambition ! Fatale destinée !
Rome à tant de malheurs se trouve abandonnée,
Et ce nouveau tyran (à l'Empire odieux)
Ne craint plus le courroux des hommes et des Dieux.

STATILLIUS.

830 Un reste d'espérance anime encore mon âme,
Je ne suis pas un homme à recevoir du blâme,
Montrons notre courage, et malgré le hasard
Disputons la victoire au destin de César :
Parmi cette occurrence une âme résolue,
Peut faire encore trembler une force absolue,
835 Aussi bien quelque jour faut-il pas que la mort
Arrête en sa fureur le cours de notre sort ?
Un esprit magnanime est peu considérable
S'il craint de recevoir son coup inévitable,
La résolution fait tous les généreux,
840 Au contraire la peur produit les malheureux,
L'estime a grand bonheur quand un noble courage
Exerce sa constance au plus fort de l'orage,
Un amas de périls réveillent la vertu,
Tel est bien attaqué qui n'est pas abattu,
845 Si Rome est oppressée, ah ! Que notre puissance
Abaisse l'ennemi sous son obéissance ;
Ne désespérons pas de vaincre ce vainqueur,
Et puis, que le désir en naît dans notre cœur.

CATON.

850 Nous devons l'espérer quoi que la Renommée
Publie à haute voix la perte de l'armée :
Il faut bien être ferme en de tels incidents
Pour ne s'ébranler pas parmi tant d'accidents ;
Quoi que je sois constant, ce n'est pas sans crainte,
Si j'ai beaucoup d'espoir il est mêlé de crainte :
855 Mille soins différents partagent mes soucis,
Et chacun ne connaît qui sont tous mes ennuis :
Du côté du vainqueur ma misère est extrême,
D'autre part je m'afflige en ceux que mon cœur aime,

Et quand je considère où le sort nous a mis
860 Je déplore à la fois l'Empire et nos amis :
Des vivantes douleurs me portent dans la gêne,
Dieux ! Qui ne m'aurait pas pour la gloire Romaine,
Qui succombe aux efforts d'un insolent orgueil,
Et rencontre sa perte où je vois mon écueil...
865 Chez Brutus, est-il vrai ce qu'on m'a voulu dire,
Rome a-t-elle perdu les droits de son Empire,
Venez-vous confirmer par un triste discours
Sa triste décadence et la fin de mes jours ?

SCÈNE II.

Brutus, Catin, Statilius.

BRUTUS.

Ah ! Nous sommes réduits dans un désastre étrange
870 Connaissant l'infortune où le destin nous range,
L'Empire est aux abois, sa gloire et sa grandeur
Éclipsent tout à coup leur reste de splendeur :
Un perfide insolent commande à la fortune
Pendant qu'elle se montre envers nous importune,
875 Un parti s'est formé, nous sommes tous perdus,
Des succès malheureux ensemble confondus
Accablent ma constance, et me font assez croire
Que l'empire aujourd'hui perd tout à fait sa gloire,
Nous avons apaisé ces esprits factieux
880 Punissant de la mort les plus séditieux ;
Mais sur ce nouveau bruit qui passe toute créance,
Ces mutins aussitôt transportés d'arrogance,
Trahissant leur devoir courent de toutes parts
Criant vive César même sur les remparts.
885 Je ne sais que résoudre, enfin il vous faut dire
La perte de l'armée, et celle de l'Empire ;
Il n'en faut plus douter, le bruit fait trop d'éclat,
Nos soins ne peuvent plus favoriser l'État :
Caton, il faut céder à ce destin sévère
890 Puisque le Ciel n'est pas à tant de vœux prospères,
En vain nous résistons à la fatalité,
L'Empire perd sa gloire et nous la liberté.

CATON.

Quoi donc Rome est vaincue ? Et notre résistance
N'a pu de la fortune arrêter l'inconstance,
895 Les Dieux sont irrités contre elle et contre nous,
Et nous servons de bute aux traits de leurs courroux,
Leur haine est implacable aussi bien qu'infinie
Favorisant César jusqu'à la tyrannie,
Et ces derniers efforts de rage et de fureur
900 Font de notre patrie un théâtre d'horreur.
César, ta destinée est dans un point extrême,
Mais seras-tu content de notre diadème ?
Ton âme insatiable a des prétentions
Qui ne répugne point à tes ambitions ;
905 Tu peux vaincre partout, et puisque tu l'espères
Le destin t'a promis de t'être assez prospère,

Puisque nous n'avons pu borner tes grands desseins,
 Joint la perte du monde à celle des Romains.
 Oui, oui, que l'univers succombe sous tes armes,
 910 Fais couler des torrents et de sang et de larmes,
 Ton sentier est frayé, va suis-le jusqu'au bout,
 Il faut pour t'assouvir posséder un grand tout ;
 Tu fais revivre en toi la destin d'Alexandre,
 Invente un nouveau monde et va tôt le surprendre,
 915 Si tu ne peux borner ton coeur ambitieux,
 Va-t-en dessus le Ciel faire la guerre aux Dieux.
 Mais d'où vient que Caton dans le malheur s'étonne,
 Faut-il que la constance au péril l'abandonne,
 Son coeur si généreux manquera-t-il d'effort
 920 Lorsqu'il faut contredire aux caprices du sort ?
 Rappelle ta vertu puisqu'elle est nécessaire
 Pour combattre aujourd'hui ton superbe adversaire,
 Oppose à sa vaillance un courage indompté
 Qui ne manqua jamais de générosité.
 925 Qu'il soit vrai, qu'il soit faux, du destin de l'armée
 Fermons l'oreille au bruit qu'en fait le Renommée,
 Et par précaution d'un désastre attendu
 Que l'Empire en ce lieu soit encore défendu :
 Le conseil, la valeur, le courage et les armes
 930 Nous servirons bien mieux que la crainte et les larmes,
 Rome espère de nous le reste de nos soins,
 Contentons ses désirs dans ses plus grands besoins.

BRUTUS.

Si nous pouvions agir selon notre espérance
 Sans trouver parmi nous la moindre résistance,
 935 Accordant la valeur à nos prétentions,
 Nous pourrions résister à tant d'afflictions :
 Mais voyant des soldats que la crainte effarouche,
 N'avoir que le seul nom de César en la bouche,
 Applaudir à sa gloire, approuver ses desseins,
 940 Que doit-on espérer de ces lâches Romains.
 Je crois qu'on les verra bientôt quitter les armes,
 Puisqu'un simple rapport leur cause tant d'alarmes,
 Ainsi c'est se tromper de croire qu'un vainqueur
 Ne puisse les dompter puisqu'ils n'ont plus de coeur,
 945 Leur vaillance est séduite autant que leur courage,
 Et loin de se défendre ils lui rendront hommage,
 Combattus au dehors et trahis au dedans,
 Qui pourrait s'opposer à tels accidents.
 Cédons, cédons au sort dont la rigueur nous brave,
 950 Et n'espérons plus rien que le titre d'esclave,
 Notre infortune ajoute aux maux qu'on a soufferts,
 La honte, les mépris, les rigueurs et les fers.

STATILLIUS.

Si l'espoir de vaincus est de ne rien attendre,
 Il ne faut plus penser à se vouloir défendre :
 955 Que nous pourrait servir d'employer la valeur,
 Si l'on a pas l'espoir de vaincre le malheur ?
 La résistance est vaine, et quoi qu'on puisse faire,
 À nos plus beaux projets la fortune est contraire,
 Chaque jour la victoire en dépit du hasard

960 Se déclare à nos yeux du parti de César ;
 Et comme intéressée au progrès des armes
 Sa main le rend vainqueur dans toutes les alarmes :
 Nous voyons que s'il est quelque peu combattu,
 C'est pour faire éclater cent fois plus sa vertu,
 965 Et quiconque s'oppose à cette âme invincible,
 Apprend qu'à sa valeur toute chose est possible ;
 Ce n'est pas que mon coeur trahisse son devoir,
 Et que je m'abandonne à suivre un désespoir,
 Non, tant que je vivrai mon âme généreuse
 970 Cherchera les moyens d'être plus glorieuse.
 Dans ce dernier désastre où l'on croit tout perdu,
 Où nous sommes trompés d'un espoir prétendu,
 Je veux faire paraître à la fortune adverse
 Ma générosité lorsqu'elle nous traverse :
 975 Toutefois j'ai regret de n'avoir point plutôt
 Prévenu ce dessein qui nous surprend d'assaut,
 Lucius a perdu la jeunesse Romaine,
 Lucius a produit le malheur qui nous gêne,
 La commerce trompeur de sa fausse amitié
 980 Fait de notre fortune un objet de pitié,
 Mais encor, devons-nous nous résoudre quelque chose,
 Arrêtons les effets d'une si terrible cause,
 Dans le fort de l'orage un esprit généreux
 Pour se voir attaqué se croit-il malheureux ?
 985 Non, si la résistance est digne de la gloire,
 Vainquons à notre fois César et sa victoire.

SCÈNE III.

Portius, Brutus, Caton, Statilius.

PORTIUS.

Lucius effrayé revient dessus ses pas,
 Je ne sais si l'horreur qu'il conçoit au trépas
 Gêne sa conscience et lui ferme la bouche,
 990 Puisqu'on ne peut apprendre où la douleur le touche :
 Il m'a parlé des yeux d'une esprit interdit,
 En voulant s'exprimer s'il ne sait ce qu'il dit :
 De cette conjecture allons à la créance,
 Oui César est vaincu, j'en ai trop d'assurance,
 995 Lui qui faisait trembler tout dessous sa vertu,
 Par le vouloir des Dieux se retrouve abattu ;
 Que de voeux et d'encens, ô bonté souveraine,
 Vous doit pour ce bien fait la nation Romaine.

CATON.

1000 Je me sens tout ému, mon coeur s'envole aux Cieux,
 Allons tôt rendre hommage au souverain des Dieux,
 Dans un excès de joie il faut que la tristesse
 S'abîme tout à coup, qu'à son tour l'allégresse
 Ramène les plaisirs, afin que désormais
 Le temple de Janus soit fermé par la paix.

BRUTUS.

1005 J'ai trop raison de croire une chose contraire,
Le bonheur de César sans doute l'a fait taire,
Conservant dans son coeur nos étranges malheurs
Il n'a pu s'exprimer qu'en parlant par ses pleurs,
Je vous dis ma pensée...

STATILLIUS.

Il est meilleur de croire
1010 Que le destin nous donne aujourd'hui la victoire ;
En former quelque doute on offense les Dieux,
L'Empire est un objet trop respecté des Cieux,
Dans son plus grand désastre ils font voir leur clémence,
Au contraire César va voir se décadence.
1015 Compagnons de ma gloire, animons nos chaleurs,
Poursuivons le vaincu pour finir nos malheurs ;
Portius, n'as-tu point une pareille envie,
L'Empire en ce progrès demande notre vie,
Et pour lui témoigner notre fidélité
1020 Allons vaincre ou mourir pour notre liberté.

PORTIUS.

Je réponds au désir qui t'anime et te porte,
L'espérance en nos coeurs sans doute n'est plus morte,
Secondant ta valeur qui me vient d'échauffer,
Allons dans le combat pour vaincre et triompher.

SCÈNE IV.

Caton, Brutus.

CATON.

1025 Brutus que vous semble ?

BRUTUS.

Un si noble courage
Promet beaucoup de chose.

CATON.

Il rendra témoignage
Qu'un coeur comme le sien oserait disputer
L'Empire de la terre à quelque Jupiter,
Vu sa belle espérance.

BRUTUS.

Et moi tout au contraire
1030 Je dis qu'il en dit moins que ce qu'il prétend faire.

CATON.

Le temps nous apprendra qu'en de pareils discours
On ne doit s'assurer d'y trouver du secours ;
Toutefois secondons le coeur de ce jeune homme,
Qui prend tant d'intérêt pour la gloire de Rome :
1035 Il faut apprendre aussi, si nous avons l'honneur,
Que César soit vaincu, que Scipion vainqueur
Revient avec triomphe animer nos Orphées
Pour rendre ce qu'on doit à ces nobles trophées.

BRUTUS.

Voilà de grands bonheurs si l'on ne trompe point.

SCÈNE V.

Cornélie, Julie.

CORNÉLIE.

1040 Le malheur où je suis m'a réduite en un point
Qu'il faut que je confesse aux yeux de tout le monde
L'effet le plus cruel de ma douleur profonde :
Alors que la vengeance animait plus mon coeur
Pour tirer ma raison d'un superbe vainqueur,
1045 La fortune me brave, et me fait reconnaître
Que nous sommes contraint de recevoir un maître ?
Ô destins inconstants ! Vous l'avez résolu,
Vous rendez aujourd'hui ce perfide absolu,
Rome est assujettie, et sa pompe et sa gloire
1050 Vont relever d'éclat une injuste victoire.
César notre ennemi, ce barbare inhumain,
Triomphe tout à fait de l'Empire Romain :
Sa puissance invincible en dépit des obstacles
Vient encor de nouveau produire des miracles ;
1055 Les Dieux nous ont trahis secondant sa valeur,
Pour nous réduire au point d'un extrême malheur.
Cornélie, à quoi bon être tant occupée
À chercher les moyens de venger ton Pompée,
Si contre tes projets le sort injurieux
1060 Oppose injustement et la terre et les Cieux ;
Non, César ne peut plus tomber sous ma puissance,
Pour lancer dessus lui les traits de ma vengeance ;
Vainqueur de tous côtés, il peut bien se vanter
Que rien dans l'univers ne lui peut résister.

JULIE.

1065 Quoi ! Vous donnez créance à ces tristes nouvelles,
Et blessez votre coeur d'atteintes trop cruelles.
Vous allez au devant [d]es effets du hasard,
Et prenez le parti du côté de César ;
Madame, assurez vous que ce bruit du vulgaire
1070 N'est qu'une invention qui vient de l'adversaire,
Se voyant attaqué, redoutant le malheur,

Il se sert de la feinte à faute de valeur ;
Ainsi pour étonner...

CORNÉLIE.

Tu te trompes, Julie,
Et ta parole offense en un point Cornélie :
1075 César est généreux, et sa vertu me plaît,
J'ai peine à le haïr, tout ennemi qu'il est ;
Si la mort d'un époux ne le rendait blâmable,
Il serait dans mon âme assez considérable :
J'ajoute à ce malheur ces furieux desseins
1080 Qui nous font redouter la perte des Romains ;
Ces divers sentiments combattent ma pensée,
Et dans chaque parti je suis intéressée,
Je voudrais que César fut moins bien vertueux,
Je voudrais que mon bras fut plus impétueux,
1085 On me verrait bientôt en surpassant la foudre
Attaquer son audace et la réduire en poudre :
Mais je respecte encor sa gloire et son honneur,
Sans porter de l'envie à son plus grand bonheur ;
Il semble que le ciel lorsqu'il nous abandonne,
1090 L'élevant d'une main, de l'autre il le couronne,
Forçant la destinée à suivre son conseil,
Il va prendre ce Prince au monde sans pareil.

JULIE.

Vous le croyez vainqueur et d'une juste guerre.

CORNÉLIE.

Non seulement cela, mais que toute la terre
1095 Abaissée à ses pieds chérira quelque jour
La grandeur de sons sort par force ou par amour.

JULIE.

Ainsi votre vengeance est un peu modérée,
Bientôt...

CORNÉLIE.

Hélas ! Je parle en inconsidérée,
Si j'aime sa vertu je hais son attentat,
1100 Mais quoi qu'il puisse faire à nous ravir l'État,
Je te peux assurer qu'il n'aura point d'estime
Qu'elle ne soit jugée et juste et légitime,
Et si notre parti se retrouve abattu,
Sa gloire n'en doit rien qu'à sa seule vertu.

JULIE.

1105 Vous l'estimez beaucoup dedans son insolence.

CORNÉLIE.

Je le désire tel pour plaire à ma vengeance,
Offrant une victime aux mânes d'un époux,
Elle ne peut sans gloire assouvir mon courroux.

JULIE.

Je m'étonne beaucoup de votre procédure.

CORNÉLIE.

1110 Dis que tu ne sens pas les douleurs que j'endure,
Et parmi tant d'ennuis un coeur comme le mien
S'emporte à des excès lorsqu'il n'espère rien.

JULIE.

Martia vous apporte un remède à vos larmes.

CORNÉLIE.

1115 Julie, ah ! Qui pourrait accoiser mes alarmes ?
Ne pouvant adoucir les rigueurs de mon sort,
Je dois fuir la vie et courir à la mort.

Accoiser : Rendre coi, calme,
tranquille. [L]

SCÈNE VI.

Maria, Philante, Cornélie, Julie.

MARTIA.

1120 Ce faux bruit qui courait n'a plus de certitude,
Donnez quelque relâche à votre inquiétude,
Et pensez que le Ciel par un noble dessein,
Va relever le gloire à l'Empire Romain.

CORNÉLIE.

Je voudrais l'espérer, si la moindre apparence
Disposait mon esprit d'en avoir le créance ;
Mais parmi nos malheur j'ai peine à concevoir,
Quel serait le motif d'en donner de l'espoir.

MARTIA.

1125 Nous croyons que César dans le bruit du vulgaire
Rencontre à ses desseins la Fortune contraire,
Et même Portius, avec la joie au coeur,
M'a dit que Scipion était resté vainqueur ;
1130 ET vous devez penser que votre répugnance
N'en peut pas amoindrir la gloire et l'espérance ;
Lucius effrayé retournant sus ses pas,
Confirme assez la chose, et je n'en doute pas.

CORNÉLIE.

1135 Quoi ! Sans l'interroger, Martia voudrait croire
Que Scipion remporte aujourd'hui la victoire ?
Et que César vaincu dans ce dernier combat
Reconnaîtra son crime.

MARTIA.

Oui, même en plein Sénat ;
On nous fait espérer cette belle occurrence.

PHILANTE.

Si l'on doit s'assurer dessus une apparence,
Le peuple à pleine voix témoigne en divers lieux
1140 Ce bonheur espéré...

JULIE.

Même on prépare aux Dieux
La victime ordinaire en de pareilles fêtes.

MARTIA.

Rome n'a pas encor de borne en ses conquêtes,
On voit changer de face à son mauvais destin,
La Paix va retourner chez le peuple Latin ;
1145 Ses ennemis domptés adorant sa puissance
Lui rendront des devoirs de leur obéissance.

CORNÉLIE.

Je ne sais quel sujet me contraint d'en douter,
Mais j'ai plus d'un motif d'y vouloir résister,
Et ce caprice étrange où mon esprit s'engage
1150 Donne à notre ennemi la gloire et l'avantage :
Contre mon sentiment je ressens que mon coeur
Ne conçoit rien de bas du sort de ce vainqueur,
Et quoi que je répugne où va sa tyrannie,
Je suis aveuglément l'effort de mon génie,
1155 Et ne peut démentir d'un esprit interdit
La gloire et le bonheur que son destin m'en dit ;
Et bien que mon courroux soit juste et légitime,
Martia, je ne peux offenser son estime.

MARTIA.

Je pense que sa lettre aurait quelque pouvoir
1160 D'obliger Cornélie à suivre son vouloir,
L'amour peut adoucir la colère et la haine.

CORNÉLIE.

Quittons la raillerie, et sans vous mettre en peine,
Si César est vaincu je vous promets ma foi
Qu'on verra quel pouvoir il peut avoir sur moi.

ACTE IV

SCÈNE I.

CATON, seul tenant le lettre de César.

STANNES.

1165 Caton de grâce tu dois croire
 Que la fin de tous mes desseins
 Regarde l'honneur des Romains,
Et non pas des motifs de relever ma gloire :
 Si j'ai si souvent combattu
1170 Pour rendre Pompée abattu,
 Juge sans passion de ma juste colère,
 Et de ce qu'il a fait et de ce que je fis,
 Par ainsi tu verras si le sort d'un beau-père
Doit rendre obéissante à celui d'un beau-fils.

1175 Si Rome souffert en sa perte,
 César regrette ce malheur,
 Et ne peut pas voir sans douleur
Sa plaie encore sanglante et tous les jours ouverte :
 Quiconque accusera mon sort
1180 D'être la cause de sa mort,
 Offense ma valeur, trahit ma renommée,
 Et doit s'instruire mieux des effets du hasard,
 Qui lui firent trouver aux mains de Ptolomée
 Ce qu'il n'eut pas reçu de celles de César.

1185 Toutefois son destin me touche,
 Et j'ose en accuser les Dieux :
 Souvent on peut voir à mes yeux
Le regret que j'en porte, aussi bien qu'en ma bouche :
 Celui qui creusa son tombeau,
1190 N'a pas eu le destin plus beau,
 Désirant me surprendre avec de l'avantage,
 Son orgueil combattu d'un généreux pouvoir,
 Éprouva ma fortune et trouva son naufrage
 Où je crus voir le mien réduit au désespoir.

1195 Ainsi l'on voit que la justice
 S'intéresse en tous mes emplois,

Si j'ai péché contre les lois
 Je veux à mon retour souffrir plus d'un supplice ;
 Qui je désire en plein Sénat
 1200 Me justifier de l'attentat
 Duquel je suis coupable au rapport de l'envie,
 Et si son équité me trouve un criminel
 Je livre en sa puissance et ma gloire et ma vie,
 Pour les noircir tous deux d'un reproche éternel.

1205 Guidez d'une belle espérance
 Donnons trêve à tant de combats,
 Mettent tous deux les armes bas
 Que Rome en notre accord reprenne une assurance :
 Pour moi tout vainqueur que je suis
 1210 On me verra bientôt soumis
 Au vouloir du Sénat qui fait trembler le terre,
 Je donnerai parole au pied de nos autels,
 Que jamais mon destin n'entreprendra la guerre
 Qu'en défendant l'empire et les dieux immortels.

1215 Mais, Caton, César te conjure
 D'adoucir ce juste courroux
 Que Cornélie a d'un époux
 À qui je n'ai point fait ni de tort ni d'injure ;
 Dis lui que touché de pitié
 1220 Je plains que sa chère moitié
 Ne peut fléchir le coeur d'un monarque barbare,
 Qu'au contraire on verra la plupart de mes soins
 S'employer pour servir une vertu si rare,
 Sans jamais la quitter dans ses plus grands besoins.

1225 Trompeuse illusion ! Décevable artifice !
 Qui cachaient de César la haine et la malice,
 Votre masque est levé, l'on voit à découvert
 Le prétexte insolent de celui qui nous perd :
 Dois-je accuser les Dieux ou bien mon imprudence,
 1230 Caton, de qui prends-tu maintenant confiance ?
 T'étant trompé toi-même, arrête ta raison
 À te rendre l'auteur de cette trahison,
 Ah ! Ce n'est pas le Ciel qui me force à me plaindre,
 L'honneur que je lui dois me dispose à le craindre ;
 1235 Mais voyant le désastre où le sort nous a mis,
 Je le prends à partie avec nos ennemis.
 Les Dieux aiment César, je n'en ai point de doute,
 Quoi ! Pouvait-il sans deux poursuivre cette route ?
 Il est hors de créance, et son sort absolu
 1240 N'a point de dignités que les Dieux n'aient voulu,
 Depuis longtemps je sais que son courage aspire
 À tenir dans ses mains les rênes de l'Empire,
 Son orgueil n'a pas craint mille difficultés
 Qui traversaient le cours de ses prospérités ;
 1245 Méprisant toute chose, on voit que son génie
 S'est frayé le chemin jusqu'à la tyrannie ;
 Enfin le faute est faite, et notre illustre effort
 N'a pu jamais borner le pouvoir de son sort,
 Rome a sujet de croire après un tel outrage
 1250 Que sa perte est prochaine, et qu'il faut que l'orage
 Éclate dessus elle, et que sa liberté

Arrive au dernier point de sa fatalité.

SCÈNE II.

Portius, Caton.

PORTIUS.

Je vous surprends ici dans votre inquiétude ?

CATON.

La fortune nous donne une attaque bien rude.

PORTIUS.

1255 Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on connaît son erreur.

CATON.

Hélas ! Caton succombe aux traits de sa fureur.

PORTIUS.

Enfin votre constance est hors de son assiette,
Quoi qu'il soit très certain que l'armée est défaite,
Que César est vainqueur, et Scipion vaincu,
1260 Voyez comme Caton a jusqu'ici vécu :
Et sans aller chercher d'exemple qu'en vous-même,
Montrez votre courage en ce désastre extrême,
Relevez cet esprit un peu trop abattu,
Et ne trahissez pas Caton ni sa vertu.
1265 La fortune autrefois nous fut aussi fatale,
Rome éprouva sa haine aux combats de Pharsale,
Là du sang des Romains se fit presque une mer,
Vous mangeâtes dedans, mais sans vous abîmer :
La Libye aujourd'hui nous est pas plus contraire,
1270 Un semblable accident, et le même adversaire
Doivent trouver Caton avec autant de cœur
Qu'il en fit voir alors contre ce fier vainqueur.

CATON.

Quelque espérance alors relevait mon courage,
Me rendant immobile au plus fort de l'orage :
1275 Dans des torrents de sang roulant de toutes parts,
Dessus des monts de corps tombés dessous les dards,
Parmi la même horreur, dans Pharsale étalée,
Ma vertu s'y trouva sans s'y voir accablée :
Mais ici le destin m'oblige au désespoir,
1280 La valeur m'abandonne autant que le pouvoir,
Et toute mon attente étant presque étouffée,
Voulez-vous que je serve à César de trophée ;
J'aurai toujours le bruit de la postérité
D'être parti du monde avec ma liberté,
1285 Et puisque la fortune à tous moments nous brave,
C'est vivre malheureux que de vivre en esclave,
Et l'unique moyen de vaincre un mauvais sort
Consiste à se résoudre à chercher la mort.

PORTIUS.

C'est de mettre en danger de perdre son estime
1290 Que suivre un désespoir sans cause légitime :
Je veux que le malheur vienne fondre sur nous,
Que le Ciel pour nous perdre éclate en son courroux,
Qu'un vainqueur insolent par sa victoire aspire
D'élever sa fortune au dessus de l'Empire :
1295 Devez-vous pour cela ne vous défendre pas,
Et de peur de lui nuire aller dans le trépas,
Votre âme généreuse en ce point d'importance
Doit faire plus d'efforts et plus de résistance ;
Et sans craindre César, non plus que le malheur,
1300 Produire un dernier coup digne de la valeur.

CATON.

Je ferai reconnaître à la race future
Les moyens de braver une triste aventure :
Tel me pense déjà tributaire à César,
Qu'il connaîtra Caton triompher du hasard ;
1305 Je ne suis pas encor dans cette dernière heure,
Où j'ai déterminé qu'il faut que Caton meure,
Il faut que mon exemple, autant que de mourir,
Serve à ceux qu'on ne peut maintenant secourir.
Vous que le destin rend témoin d'une fortune,
1310 Aveugle en notre endroit, à l'empire importune,
Voyez de quel esprit constant et glorieux
Je méprise la terre et je m'élève aux Cieux.
Une gloire immortelle anime votre père
D'aller trouver un bien que tout le monde espère,
1315 Survivre en nos malheurs c'est mépriser ce bien
Qui fait le possédant qu'on espère plus rien :
Je commence à parler d'une philosophie
Dont le plus noble effet dans le Ciel se défie,
Et cette apothéose ou tendent mes désirs
1320 Rassasiera mon coeur de gloire et de plaisirs ;
Un jour... Mais Lucius, de nouveau vient m'instruire
Du devoir que je dois au tyran de l'Empire,
Remarquez son discours, et moi d'une autre part
Je vais donner encore mes soins sur le rempart.

SCÈNE III. Lucius, Portius.

LUCIUS.

1325 Mon retour ne doit pas vous mettre tant en peine,
Ni vous donner sujet de colère et de haine,
Votre seul intérêt a disposé mon coeur
À modérer beaucoup les transports du vainqueur,
Et quoi que la victoire animait sa vengeance
1330 J'ai fait que la rigueur défère à la clémence,
Et d'un si noble effet on prend la liberté
De former des soupçons de ma fidélité.
Les Dieux m'en sont témoins si j'ai la moindre envie
De voir dessous César notre Rome asservie,
1335 Si son sang et le mien ont de mêmes aïeux,
Le sien de Lucius n'est pas ambitieux,
Il faut sans passion considérer les choses,
Et jugeant des effets n'ignorer pas les causes,
Je dis fort peut du reste, il suffit qu'on sait bien
1340 Si César nous apporte ou du mal ou du bien :
Mais j'ose vous jurer que je ne peux sans larmes
Voir l'injuste progrès de ses cruelles armes,
Devant son pavillon, entouré d'étendards,
Il voyait du combat le reste des fuyards,
1345 Et ce coeur généreux criait parmi la plaine,
Sauvez soldats, sauvez la jeunesse Romaine.
Tout ce que je pus faire embrassant ses genoux,
Fut d'éteindre le feu de son premier courroux,
Lucius (me dit-il) le regret qui me touche,
1350 N'est pas un mal qu'on peut exprimer par la bouche,
Mon âme est affligée en tout autant de lieux
Que je vois de Romains mourir devant mes yeux,
Ces montagnes de corps qui demandent la flamme,
Par des coups de pitié viennent blesser mon âme,
1355 Je devrais ce me semble avoir bien moins vécu
S'il faut pas tant de sang que César ait vaincu.
Fatale destinée à mes voeux si contraire,
Faut-il qu'à mes amis je paraisse adversaire,
Destins injurieux, vous avez les desseins
1360 D'amoindrir la grandeur de l'État des Romains :
Tous les Rois de la terre en cent et cent batailles
N'en pouvaient avancer les tristes funérailles,
Il fallait qu'elle-même en ces fatalités,
Opposât ses enfants à ses prospérités
1365 Elle l'a fait, je vois la jeunesse Romaine,
S'abîmer dans son sang qui couvre cette plaine,
Ici nos légions, ici nos étendards,
Romains contre Romains tombants de toutes parts,
Me font mourir en eux d'une mort languissante
1370 Sans pouvoir étancher leur plaie encor sanglante,
Et ne pouvant mourir par ce barbare effort
Je cherche les moyens pour me donner la mort.
Verra-t-on point finir ces actions tragiques
Qui font toujours durer nos malheurs domestiques !

1375 Étrange événement qui choque mon destin,
Et cause la discorde à l'Empire Latin,
Lucius, si Caton reconnaissait mon zèle,
Nous viderions bientôt cette vieille querelle,
Quoi que victorieux sans le rendre soumis,
1380 Il sera, s'il lui plaît, de mes meilleurs amis.
Je m'offre à ses souhaits, et d'un coeur plein de joie
Je pars, je cours, je viens, afin que Caton voit
Qu'on peut bientôt borner le cours à ses projets
Qui ferment le passage au retour de la paix.

PORTIUS.

1385 L'on parle assurément lorsqu'on a l'avantage,
Un succès plein de gloire anime davantage,
Et personne ne peut vous choquer en un point
Que César nous déguise et qu'on ne connaît point
Toutefois l'artifice où son esprit s'amuse
1390 N'est pas assez subtil à déguiser la ruse,
Il faut n'avoir point d'yeux, ni même de raison,
Pour ne découvrir pas quelle est sa trahison,
Son âme insatiable, et de sang et de larmes
Nous veut faire obéir par l'effort de ses armes,
1395 Avancant chaque jour ses perfides desseins,
N'est ce pas s'acquérir l'Empire des Romains !
À quoi bon consulter si souvent les oracles,
De publier partout sa gloire et ses miracles,
S'il n'était résolu dans ses projets divers
1400 De se rendre bientôt maître de l'Univers ?

LUCIUS.

On ne peut vous guérir des maux de sa pensée,
La vôtre en cette cause est trop intéressée,
Et sans blâmer César dans ses intentions,
On devait l'approuver en ses soumissions,
1405 Je suis venu moi-même au danger de ma vie
Avertir le Sénat de sa plus belle envie,
Chacun me regardait d'un regard de pitié
Formant mille soupçons de ma fidélité ;
J'ai voulu tout souffrir sans faire aucun murmure,
1410 Rome méritait bien de souffrir une injure,
Ma constance étonna les esprit plus mutins
Qui ne peuvent souffrir la paix chez les Latins,
Vous le savez vous-même, et dans cette occurrence
Je fais connaître assez beaucoup d'obéissance.
1415 Hier je sortis d'ici comme chassé de vous,
J'y reviens aujourd'hui sans haine et sans courroux,
Mais si vous préférez la guerre à la concorde,
La vengeance agira, mais sans miséricorde,
C'est manquer de raison ; qu'irriter un vainqueur
1420 Qui peut faire d'Utique un spectacle d'horreur.

PORTIUS.

Caton n'est pas trompé, l'effort de son génie
Présageait que César voulait la tyrannie :
Ce discours affligeant fait reconnaître assez
Que sa haine en ira jusqu'au dernier excès,
1425 Ayant vu tant d'éclairs, il fallait se résoudre,

Que l'orage devait finir d'un coup de foudre,
Notre attente est certaine, et les plus clairvoyants
Nous ont assez prédit le règne des tyrans.

SCÈNE IV.

Brutus, Lucius, Portius.

BRUTUS.

Rome à qui nous devons l'honneur de la naissance
1430 Tombe enfin sous l'effort d'une injuste puissance
Après s'être agrandie en dépit des hasards
Il fallait qu'elle obéisse au premier des Césars,
Et de tous nos malheurs le plus grand et le pire
C'est que la tyrannie offense notre Empire ;
1435 Les Dieux pour nous punir enfin l'ont résolu,
En vain nous résistons contre un sort absolu,
Nous voyons le désastre où ce tyran nous range.

LUCIUS.

Vous avez de César une pensée étrange,
Et jugez assez mal de ses intentions.

BRUTUS.

1440 Dis plutôt qu'on connaît...

LUCIUS.

Quoi ?

BRUTUS.

Ses ambitions

Je ne sais quel motif s'accorde à ton génie
De seconder César dedans sa tyrannie :
Il est vrai que ton sang ne peut se démentir,
Si ton oncle entreprend, on t'y voit consentir ;
1445 Mais voyant redoubler nos misères publiques
Devais-tu pas haïr l'auteur de ces pratiques ?
Ennemis conjurés de nos prospérités,
Faut-il vous signaler par tant de cruautés ?

LUCIUS.

Ah ! Vous nous offensez, mais d'une étrange sorte,
1450 L'erreur qui vous égare et même vous transporte,
Déçoit votre pensée autant que la raison,
D'accuser ce vainqueur d'aimer la trahison :
Son âme généreuse a fait assez paraître
Qu'elle avait de l'horreur que l'Empire eut un maître,
1455 Si Pompée eut voulu modérer ses desseins,
Pharsale n'est point vu mourir tant de Romains,
Et les flancs arrosés d'une orage sanglante
N'eussent vu Rome alors vaincus et triomphante ;
1460 Pensant de son beau-père affaiblir le pouvoir,
Trouva que la Fortune était bien moins prospère

À ses lâches projets, qu'à ceux de son beau-père ;
Mais quoi ? Rome à présent n'ayant plus de rivaux,
Doit-on pas travailler pour terminer ses maux ?

BRUTUS.

1465 Il fait bon écouter tant de discours frivoles,
Même donner créance à tes vaines paroles,
Puisque par les effets d'un triste événement
Nous sommes obligés d'en juger autrement :
Ah ! Qu'en ce procédé ton esprit dissimule,
1470 Donnant pour véritable un discours ridicule,
Mais Caton et Brutus ont un autre regard
Pour découvrir bien mieux les projets de César.

PORTIUS.

Allons le consulter, je crois qu'il pourra dire
Jusqu'à quelle grandeur sa destinée aspire,
1475 Cet esprit pénétrant connaît son attentat,
Et l'espoir qui le porte à se voir potentat ;
L'ignorance affectée est blâmable en un homme
Qui s'emploie à dessein de vouloir trahir Rome.

LUCIUS.

Si son opinion s'accorde à votre erreur,
1480 Nous ne sommes pas prêt de sortir de malheur.

SCÈNE V.

CORNÉLIE, seule.

Je l'ai toujours prédit, hélas ! Ma prévoyance
Prenait ses sentiments d'une haute prudence :
Les concours glorieux de ses nobles exploits
Donnait bien de la force à ce que j'en pensais.
1485 Ah, pauvre infortunée ! Où sont tes avantages,
Ta gloire en ces écueils rencontre des naufrages,
Et tu connais assez en ces malheurs divers
Que tu ne seras plus Reine de l'Univers :
Oui, Rome en ce désastre est réduite à la chaîne,
1490 Ce tyran lui ravit l'honneur de souveraine,
Ses grandeurs et sa pompe avec sa majesté
Sont dessous le pouvoir d'une autre autorité.
Les soupirs de mon âme avec mes justes larmes,
N'ont pu forcer les Dieux d'accoiser ses alarmes,
1495 Son an climatérique a fait voir sa rigueur
En réduisant sa gloire au pouvoir d'un vainqueur ;
Et parmi ce désordre où je me vois réduite
La destin de César me presse et sollicite,
J'agrée avec plaisir et sa gloire et ses vœux,
1500 Sans savoir au certain;hélas ! Ce que je veux.
Oui, j'espère en celui qui m'afflige et me tue
Dans les ressentiments dont je suis combattue ;
La haine avec l'amour tyrannisent mon cœur,
Sans savoir qui des deux s'en rendra le vainqueur ;

Accoiser : Rendre coi, calme,
tranquille. [L]

Climatérique : Qui appartient à un des
âges de la vie regardés comme
critiques. [L]

1505 Charmante illusion et douce intelligence,
 Qui formez un obstacle à ma juste vengeance,
 Je perds le souvenir de la mort d'un époux
 Alors que je devrais avoir plus de courroux,
 Cet agréable effet démentira sa cause,
 1510 César aura pouvoir de vaincre toute chose,
 Et sans considérer ou son sort nous a mis,
 Je l'estime aujourd'hui de mes meilleurs amis.
 Mais l'offense en ce point la grandeur de mon âme
 De vouloir consentir à cette lâche flamme,
 1515 Puis-je en ce procédé avoir de l'équité,
 En ternissant ma gloire et ma fidélité.
 Quoi ? Mépriser Pompée et trahis ma constance,
 Cornélie, est-ce ainsi que tu fais résistance
 Alors que tu devrais produire un noble effort
 1520 Pour punir un barbare en lui donnant le mort ?
 Tu crois que ce tyran d'une indiscrète flamme
 Doit terminer les maux qui tourmentent ton âme,
 Femme inconsidérée à quoi t'amuses-tu ?
 De grâce, écoute un peu ta mourante vertu,
 1525 Réveille ta sagesse, anime ton courage
 Et pense si tu dois pardonner cet ouvrage.
 Quoi ! César devenu le plus fier des tyrans,
 Qui vient à sa fureur d'immoler mes enfants,
 Lui qui rend tous les jours Rome très désolée,
 1530 Prendrait quelque intérêt de me voir consolée.
 J'ai tort, je le confesse, en ces extrémités
 Haïssons l'ennemi de nos prospérités,
 Je découvre aujourd'hui son insolente ruse,
 Ce traître me déçoit, la passion m'abuse,
 1535 Dans ces divers transports mon esprit prévenu
 Doit régler l'avenir par ce qui est avvenu.
 Folle et débile erreur que mon âme déteste
 Cent fois plus qu'on ne fait et la rage et la peste,
 Pourquoi me décevoir puisque je connais bien
 1540 Que parmi ces malheurs je n'espère plus rien.

SCÈNE VI.

Julie, Cornélie.

JULIE.

Madame, le Sénat, avec toute sa suite
Vient...

CORNÉLIE.

Pourquoi ?

JULIE.

Vous donner sa dernière visite.

CORNÉLIE.

Justes Dieux, son départ redouble mon ennui,
Il est donc résolu de partir cette nuit :
1545 Ah ! Rome, où vas-tu voir tes pompes si célèbres,
S'il faut pour les sauver rechercher les ténèbres.
Grand Sénat dont le gloire étonnait l'Univers,
Je m'afflige en voyant un si triste revers,
Il faut bien que le Ciel implacable en sa haine
1550 Soit devenu jaloux de la grandeur Romaine,
Puisque sa liberté, sa gloire et son état
Vont recevoir des lois d'un cruel potentat.

SCÈNE VII.

Martia, Cornélie, Julie.

MARTIA.

Ah ! Chère Cornélie, on connaît à cette heure
Que Rome est aux abois...

CORNÉLIE.

Et qu'il faut que je meure.

MARTIA.

1555 Votre génie avait prévu fidèlement
Le déplorable effet de cet événement.
Rome, hélas ! Rome enfin...

CORNÉLIE.

Donnons trêve aux alarmes,
Et pour un autre temps...

MARTIA.

Ô Dieux !...

CORNÉLIE.

Gardons nos larmes,
Le Sénat nous attend, voulant quitter les lieux,
1560 Allons pour recevoir l'honneur de son adieu.

ACTE V.

SCÈNE I.

Caton, Portius.

CATON.

Dans ces divers malheurs d'une perte commune,
Je n'envisage point une mauvaise fortune,
Le public m'intéresse, et tous mes plus grands soins
M'ont donné tout entier où j'ai vu ses besoins :
1565 Rome, tu le sais bien et l'univers doit croire
Que Caton n'a rien fait d'indigne de ta gloire ;
Partout où j'ai pu voir ton destin combattu,
J'ai pensé le défendre employant ma vertu,
Et mon coeur n'avait point plus grande inquiétude
1570 Que la crainte de voir l'Empire en servitude,
Mais puisque les destins irrités contre nous
Nous font tout de nouveau ressentir leur courroux,
Que la perte dernière est encor plus fatale
Que celle qu'on reçut aux plaines de Pharsale,
1575 Dois-je après ce désastre espérer que le sort
Peut empêcher ma perte et me conduire au port ?
C'est me tromper beaucoup que d'en avoir l'attente,
La Fortune envers moi se rend trop insolente,
Ainsi n'espérant rien, j'estime que mon coeur
1580 Doit d'un si mauvais sort se rendre le vainqueur ?

PORTIUS.

Faut-il qu'un grand courage en un péril extrême
Vienne jusqu'à ce point de se trahir soi-même ?
Manquez-vous de constance ou plutôt de valeur
N'opposant point d'obstacle aux efforts du malheur ?
1585 Faites réflexion sur ce qu'on doit à Rome ;
Et pensez que Caton est bien plus qu'un autre homme,
Si vous n'ignorez pas quelle est votre vertu,
Employez son pouvoir vous voyant combattu,
La gloire étant le prix d'une âme généreuse
1590 Il faut que les périls la rendent glorieuse ;
La magnanimité...

CATON.

J'arrête ce discours,
Puisqu'il n'est qu'affligeant sur la fin de mes jours,

Vous connaissez mal, et si l'on considère
 L'infortune de Rome avec notre misère,
 1595 Dois-je avoir des sujets d'employer ma valeur
 Étant privé d'espoir de vaincre le malheur ?
 Si j'étais du commun, je prendrais soin de plaire
 À celui que les Dieux rendent notre adversaire,
 Mais n'ayant rien de bas, ma générosité
 1600 N'approuvera jamais le moindre lâcheté.
 Il est vrai que je sens de puissantes alarmes ;
 Et qu'un autre que moi céderait à vos larmes ;
 Mais le sort de Caton le rend si généreux
 Qu'il aurait peine à vivre et se voir malheureux :
 1605 Connaissez ma pensée autant que mon envie,
 Je retourne en mon centre, et cherche une autre vie,
 Ne voulant pas servir de risée au destin
 Qui trahit notre gloire et le peuple Latin.
 Toutefois vos désirs me donnent de la peine
 1610 Autant que l'intérêt de la gloire Romaine,
 Et la douce amitié que Caton a pour vous
 L'oblige à s'exempter de son juste courroux.
 Pourquoi ne vivre pas si ma vie est si chère
 À Portius qui criant le perte de son père ?
 1615 C'est se rendre insensible et tenir du tyran
 Que de fermer l'oreille aux soupirs d'un enfant :
 Mon fils ne craignez plus, votre pitié l'emporte,
 Ma résolution demeure la moins forte,
 Et de votre douleur me tenant combattu
 1620 Je veux trahir pour vous ma gloire et ma vertu.
 Mais, hélas ! Qu'ai-je dit, et qui le pourra croire,
 Que je veuille trahir ma constance et ma gloire,
 Caton n'est plus Caton puisque sa lâcheté
 Débauche en ce dessein sa générosité ;
 1625 Même alors qu'on connaît qu'une forme adverse
 Jusqu'à l'extrémité tous les jours le traverse :
 Non, non, n'espérez pas qu'un coeur comme le mien
 Démente sa valeur lorsqu'il n'espère rien,
 Au contraire en voyant que notre inquiétude
 1630 N'attend plus que la honte avec la servitude?
 Il est plus noble à moi de courir au tombeau
 Que de m'y voir porter par les mains d'un bourreau.

PORTIUS.

Seigneur ! Au nom des Dieux ayez plus d'espérance,
 Éprouvez de César une fois la clémence,
 1635 Si ce vainqueur s'irrite embrassant ses genoux,
 Si votre humilité n'apaise son courroux,
 Alors vous pourrez bien sans perdre votre estime
 Vous donner à vous-même une mort légitime,
 Et ce sang généreux que Rome tient si cher,
 1640 Coulant devant ses yeux lui saura reprocher
 Que l'orgueil qui le porte à tenir du barbare
 Devait moins offenser une vertu si rare.

CATON.

Portius, ce conseil étonne mes esprits,
 Et j'en dois justement concevoir du mépris,
 1645 Ma vie étant exempte et de crime et d'offense,

Caton n'a pas besoin d'inventer sa défense :
 César ne verra point ma générosité
 Produire aucun effet de crainte et lâcheté ;
 M'abaisser de la sorte aux pieds d'un adversaire
 1650 Répugne entièrement à ce que je dois faire,
 Je suis toujours moi-même, et je ne peux souffrir
 Un effet plus cruel cent fois que de mourir.
 Jugez plus sainement d'une âme résolue
 Qui ne peut endurer de puissance absolue,
 1655 Mourant j'ai le bonheur dans ma fatalité
 De laisser encore Rome avec sa liberté :
 Ainsi ma destinée en malheurs si féconde
 Adoucit mon désastre en me tirant du monde,
 Je mourrai satisfait dans l'honneur de mon sort
 1660 D'être au lieu de César la cause de ma mort.

PORTIUS.

Il faut sur votre exemple apprendre de vous suivre,
 Et finir nos malheurs en finissant de vivre,
 Je serais trop blâmable en se sort malheureux
 De manquer d'imiter un coeur si généreux,
 1665 Son modèle est ma règle, et sa même constance
 Me porte à ce dessein sans nulle répugnance,
 Et pour n'éprouver pas un plus mauvais hasard
 Je dérobe ma tête aux rigueurs de César.

CATON.

Je ne peux supporter cette pensée étrange !
 1670 Contentez-vous de voir où la destin me range,
 César n'estime pas que nul autre que moi
 Puisse lui contredire et lui donner la loi :
 Mais puisque la fortune à mes voeux si contraire
 Seconde les desseins d'un superbe adversaire,
 1675 J'accorde à son erreur, me voyant sans pourvoir,
 De suivre aveuglément un heureux désespoir.
 Toutefois en mourant je vous laisse un exemple
 Qui fera des Catons si quelqu'un la contemple,
 Et quoi que je m'oblige aux rigueurs du trépas
 1680 Je revivrai dans ceux qui suivront tous mes pas ;
 Mais changeons de discours puisque Petrole arrive,
 Et bien tous nos amis ?

SCÈNE II. Petrole, Caton, Portius.

PETROLE.

Seigneur, quittant la rive,
La mer avec ses flots par un étrange effort
Semblait les rejeter de son sein dans le port :
Autan : En poésie, vent violent. {L} | 1685 Les autans mutinés secondant sa colère
Faisaient voir aux Romains leur cruauté sévère ;
Parmi tant de périls, le plus ferme éperdu
En perdant l'espérance estimait tout perdu ;
1690 Mais le ciel tout à coup en dévoilant sa face
A rendu l'air serein avec la mer bonace ;
Et le calme arrêtant l'insolence des flots,
L'espoir est revenu flatter les matelots :
Le pilote avisé reconnaît son étoile
Cependant que le vent s'empourpre dans la voile,
1695 Et guidant le timon, d'un soin officieux,
La flotte a disparu tout à coup à mes yeux.

Timon : Terme de marine. D'abord la barre du gouvernail, puis, par extension, le gouvernail lui-même.
{L}

CATON.

Toujours nouveaux malheurs du Ciel et de la terre,
Les hommes et les Dieux nous font partout la guerre,
Et sans nulle espérance, ou de trêve ou de paix,
1700 Leur courroux poursuivra notre sort pour jamais :
Mais puisqu'ils sont partis quelque destin prospère
Leur sera favorable ainsi que je l'espère :
Notre Statilius n'est-il point avec eux ?

PETROLE.

1705 Combattu de la crainte il faisait mille vœux,
Pour obtenir du Ciel une prompt assistance
Désirant de César éviter la présence.

CATON.

1710 Ô courage indompté ! Race de la valeur
Qui par de vains discours fait la guerre au malheur,
Mais craignant les effets d'une attaque subite
Trouve assez de secours dans une prompt fuite,
Indiscrete jeunesse, à qui t'amuses-tu
D'avoir si peu de soin de suivre la vertu ?
Quittons cette pensée où m'arrête cet homme,
Ne pensons plus à lui pour repenser à Rome ;

Lucius entend ces deux vers.

1715 Chère patrie, il faut faire encore un effort
Pour relever un peu ton misérable sort.

SCÈNE III.

Lucius, Caton, Portius, Petrole.

LUCIUS.

Il ne tiendra qu'à vous de voir sa destinée,
Loin du mal qui la rend trop infortunée,
Modérez ce courage, usez de la raison,
1720 S'obstiner maintenant n'est pas bien de saison,
Un peu d'humilité peut faire des miracles,
Et dissiper bientôt tous les plus grands obstacles :
Si César est vainqueur, son destin glorieux
Ne peut tant s'élever sans le secours des Dieux,
1725 Au reste ses désirs sot autre chose qu'on ne pense,
Il ne veut que l'honneur pour toute récompense,
Loin de monter au trône et d'être souverain
Il voudrait affermir le sceptre en votre main ;
Mais comme on sait assez où sa belle âme aspire,
1730 Ses intérêts à part, la gloire de l'Empire
Anime sa valeur...

CATON.

Lucius, tes propos

Apportent du désordre et non pas du repos :
Pourquoi dissimuler avec tant d'artifice
D'un barbare insolent l'orgueil et l'injustice ;
1735 Caton le considère en ses prétentions,
Et sait assez juger de ses ambitions,
Son âme à mon esprit se montre toute nue,
Dans ses plus grands secrets elle m'est trop connue,
Mais puisque le destin le seconde à ce point,
1740 Qu'il règne absolument, je ne l'empêche point.
Cependant qu'il s'élève, il faut que je m'abaisse,
Et que Rome devienne esclave, de maîtresse.

LUCIUS.

Caton, espérez mieux d'un héros comme lui.

CATON.

Toute sorte d'espoir m'abandonne aujourd'hui.

LUCIUS.

1745 Son âme généreuse aime trop la clémence.

CATON.

Dieux ! Pourquoi étant sans nulle offense.

LUCIUS.

Sans crime on peut souvent éprouver la vertu,
Parmi tant de périls vous voyant combattu
D'une fortune adverse, on a raison de croire
1750 Que chercher son salut n'est pas ternir sa gloire :

Mon destin a pouvoir sur le sort du vainqueur,
Je suis le confident des secrets de son coeur,
S'il regarde mes vœux, pensez que la tempête
N'éclatera jamais si près de votre tête ;
1755 Ainsi soyez plus ferme et n'appréhendez rien
Si Lucius vous peut procurer tant de bien.

CATON.

Tu me prends pour un autre estimant qu'un outrage
Ne peut intéresser un généreux courage :
Mais Caton n'est pas tel qu'on l'estime aujourd'hui,
1760 Malgré tous les malheurs qui tombent dessus lui,
Toujours semblable à soi, sa constance ordinaire
Ne manquera jamais à ce qu'elle doit faire ;
Ainsi c'est temps perdu de penser que son coeur
Défère quelque chose aux désirs de vainqueur.
1765 Nous le verrons pourtant, mais sans qu'aucune crainte
Puisse dans mon esprit donner la moindre atteinte,
Qu'il vienne assurément couronner ses desseins,
Et mettre dans les fers le reste des Romains :
Autant que la Fortune élève son audace,
1770 Autant qu'un mauvais sort redouble ma disgrâce,
Caton demeure ferme et même généreux
Pour tirer son bonheur d'une destin malheureux.

LUCIUS.

Vous n'appréhendez pas le péril trop étrange
Où l'obstination assurément vous range,
1775 Résolu de vous perdre, au moins ayez pitié
De ceux qui vous sont joints d'un lien d'amitié.

CATON.

Parmi ce grand désastre où le malheur m'engage,
Il suffit que Caton rencontre son naufrage,
Et pendant qu'il subit les rigueurs de son sort,
1780 De grâce à mes amis découvre quelque port :
Des enfants, une femme, et même Cornélie
Joignent à mes douleurs de la mélancolie.

PORTIUS.

Pourquoi penser à nous avecque tant de soin ?
Pour vous trahir vous-même en un si grand besoin,
1785 Seigneur, au nom des Dieux soyez plus raisonnable,
Et ne me rendez pas tout à fait misérable,
Ou souffrez par raison que marchant sur vos pas
L'honneur m'oblige aussi de vous suivre au trépas.

CATON.

Regardez qui je suis et quelle est ma conduite
N'ayant rien à sauver que mon peu de mérite,
1790 Si je peux commander, qui me doit obéir ?
Quoi ! Dois-je me résoudre à suivre un tel désir ?
Portius me contraindre à cette procédure,
Contentez-vous de voir la peine que j'endure.

PORTIUS.

1795 Hélas ! Dois-je obéir jusqu'à l'extrémité
D'approuver les effets de l'inhumanité !
Serais-je autant barbare en ce fait si tragique,
Que les tigres d'Asie, et les lions d'Afrique ?
Quoi ? Ne répugnera pas votre désespoir
1800 C'est contenter mon père et suivre son devoir.

CATON.

Que votre résistance est fâcheuse à mon âme,
Et que j'ai de raison de blâmer cette flamme :
Pouvez-vous méconnaître en quoi gît le bonheur,
Et ce que je dois faire à conserver l'honneur ;
1805 Songez plus d'une fois que la gloire me porte
Malgré vos sentiments d'agir de cette sorte,
Vous connaîtrez bientôt qu'en ce point ma valeur
Devait agir ainsi pour borner mon malheur.
Lucius, mes amis ont besoin de ta grâce
1810 Pour trouver dans l'orage un port et la bonace,
Si je peux quelque chose envers ton amitié
Regarde ces objets d'un regard de pitié,
Je dois les conserver autant qu'il m'est possible,
Apprends que leur malheur ne m'est que trop sensible,
1815 N'ayant rien de si cher qu'une femme et mon fils,
Empêchons s'il se peut de les voir où je suis ;
Ta douceur a pouvoir de soulager ma peine,
Fait voir encor un coup que ton âme est Romaine,
Défère quelque chose à mes prétentions.

LUCIUS.

1820 Je veux vous témoigner beaucoup d'affections,
Et j'aurais grand désir, touchant votre prière,
Que la grâce envers vous fut une grâce entière.

CATON.

Je n'y prends point de part ayant assez de coeur
Se l'obtenir pour moi, parlant à ce vainqueur,
1825 S'il n'a la dureté d'une bête farouche,
Lucius, il saura mes désir par ma bouche ;
Mais surtout souviens-toi que ton coeur m'a promis
Un soin particulier pour sauver mes amis.

LUCIUS.

Je vous le jure encor.

CATON.

Je vois que la Fortune
1830 Commence à se montrer un peu moins importune,
Et je dois prolonger la suite de mes jours
Puisqu'en tant de malheurs je trouve encore secours ;
Je vais me préparer à recevoir cet homme
Que les Dieux ont choisi pour triompher de Rome.

LUCIUS.

1835 Et moi je veux agir selon tout mon espoir
Pour donner de la paix un favorable espoir.

SCÈNE IV.

Portius, Petrole.

PORTIUS.

Rigoureuse contrainte, étrange inquiétude,
Si nous sommes réduits dedans la servitude :
Ah Rome incomparable ! Empire florissant !
1840 Qu'un barbare aujourd'hui rend du tout impuissant !
Je déplore ta perte avec un flux de larmes,
Et ton trône abattu, mais par tes propres armes.
État infortuné, malheureux citoyens,
Pour fuir ces malheurs vous manquez de moyens,
1845 Dieux ! Rome n'est plus Rome, et sa gloire ternie
Courbera sa grandeur dessous la tyrannie.
Que Caton a sujet d'être si généreux,
Pour s'affranchir du sort qui nous rend malheureux,
Aussi bien notre espoir n'a point de certitude.

SCÈNE V.

Caton, Pétrole, Portius.

CATON.

1850 Quoi ! Caton n'a-t-il pas assez d'inquiétude ?
Sans l'obliger encor par un nouveau malheur
D'abandonner son âme aux traits de la douleur :
Ah ! Quelle cruauté de lui ravir les armes
Prêt d'être environné d'un monde de gendarmes ;
1855 Quoi ! Le veut-on encore sans défense et sans fer
La livrer à César qui pense en triompher ?

PORTIUS.

De grâce écoutez-moi.

CATON.

Je n'écoute personne,
Mais pensez seulement au sujet qui m'étonne,
Revoyez, mais bientôt mon épée ou ma main
1860 Terminera mes jours sans attendre à demain,
Et ne m'irritez pas.

PORTIUS, parlant à Petrole.

Ô Dieux l'étrange chose !

Caton part.

De son dernier malheur il veut être la cause :

Va lui porter ce fer dont la fatalité
Exercera sur lui trop d'inhumanité.

Petrole part.

1865 Dois-je perdre aujourd'hui la cause de moi-même,
Je me trouve étonné dans ce désordre extrême,
Cruelle destinée et malheureuse nuit,
Devez-vous redoubler l'excès de notre ennui :
Mais Dieux ! Quel bruit confus vient frapper mon oreille,

Caton fait du bruit dans sa chambre.

1870 Sus, accourez à moi, que chacun se réveille.

SCÈNE VI.

Caton, Portius.

Il faut tirer le rideau et faire paraître Caton sur son lit s'étant blessé.

CATON.

Voici votre victime...

PORTIUS.

Ô destins trop cruels !

CATON.

Qui s'offre pour l'Épire à nos Dieux immortels !
Ne tachez point sa gloire et ses vertus célèbres
Par de lâches soupirs et des plaintes funèbres.

PORTIUS.

1875 Ô père infortuné ! Quelle étrange rigueur !
D'employer votre épée à vous percer le cœur !
Quoi mourir de la sorte ? Ô funeste aventure !
Qui fait trembler d'horreur...

CATON.

Écoutez.

PORTIUS.

La nature.

SCÈNE VII.

**Cornélie, Martia, Julie, Philante, Caton,
Portius.**

CORNÉLIE.

Hélas ! Caton soi-même a trahi sa vertu,
1880 Il succombe aux efforts dont il est combattu,
Quelle étrange infortune !

MARTIA.

Ô funeste désastre !
Que le Ciel nous regarde avec un mauvais astre.

CATON.

Donnez-moi du silence et non pas tant de pleurs,
Puisqu'ils ne peuvent point soulager nos malheurs,
1885 Dans cette extrémité de mon heure dernière.
Laissez moi sans murmure achever ma carrière ;
Faites réflexion dessus tant d'accidents,
Des malheurs au dehors, des soupçons au dedans,
Un Empire envahi, cette ville ébranlée,
1890 Rendaient de ma destin l'espérance accablée.
Devais-je, ah dites-le moi ! Contraindre encor mon coeur
D'abaisser sa constance au pied de ce vainqueur ?
Si votre jugement en sait discerner les choses,
Approuvez ces effets reconnaissant les causes,
1895 Et dites que Caton s'est rendu généreux,
Pour arrêter le cours d'un destin malheureux :
Une âme magnanime est peu considérable
De souffrir la rigueur d'un sort si misérable ;
Ainsi consolez-vous.

MARTIA.

Qui vous peut consoler
1900 Parmi tant de malheur qui vont nous accabler ?
Je perds le jugement et ma raison s'égare
Osant vous appeler et cruel et barbare,
D'avoir sans nulle crainte abrégé les beaux jours
De l'objet le plus saint de mes chastes amours.
1905 Ah ! Pouviez-vous sans moi suivre une telle envie ?
Et ravir de mes yeux les charmes de ma vie :
J'apprends avec regret que trop d'inimitié
Produit ces lâchetés contre votre moitié,
Regardez qui je suis et réveillez votre âme
1910 À ce doux souvenir et d'amante et de femme,
Ne vous offensez pas de me voir en courroux,
Modérant ma colère, écoutez cher époux,
Martia vous conjure avec cette tendresse
Qui chassait d'entre nous la haine et la tristesse,
1915 Déférez quelque chose à son ressentiment,
Et voyez par pitié l'excès de son tourment.

CORNÉLIE.

Vous nous devez ce bien pour soulager nos peines,
Retenez votre vie et le sang de vos veines ;
Quoi ? Caton, voulez-vous par ce malheur nouveau
1920 Porter notre espérance avec vous au tombeau ?

CATON.

Que l'amour est puissant : Martia, qu'on effraie
De fermer mon sépulcre en refermant ma plaie,
Ah ! Je vous jure encore une ferme amitié,
Mon coeur se rend sensible et cède à la pitié,
1925 Martia croiriez-vous que l'esprit de divorce
M'obligeât de quitter mon épouse par force,
Non, ne le croyez pas, j'ai d'autres sentiments.

SCÈNE VIII.

**Petrole, Martia, Julie, Philante, Caton,
Portius, Cornélie.**

PETROLE, à Portius.

Seigneur, César arrive.

PORTIUS, à Petrole.

Ô quels événements !
Pétrole parle bas ; si Caton peut entendre
1930 Cet effet si nouveau que tu me viens d'apprendre,
Se voyant prévenu, je crois pour le certain
Qu'un second désespoir sortira de sa main :
Mais d'où peux-tu savoir cette triste nouvelle ?

PETROLE.

N'en soyez pas en doute, elle est assez fidèle,
1935 Utique le révère, il marche sur mes pas,
Et sait que votre père avance son trépas.

PORTIUS.

Quelle étrange surprise ! Effet inconcevable !
César de tous côtés n'est que trop redoutable ;
Utique le révère.

PETROLE.

Et sans beaucoup d'effort
1940 Son audace a cédé, reconnaissant son sort,
Et les plus généreux ont manqué de courage
Voyant dessus leur tête éclater tout l'orage.

PORTIUS.

Le voici, quel prodige !

SCÈNE IX.

**César, Lucius, Caton, Martia, Cornélie, Julie,
Petrole.**

PORTIUS, à César.

Ô grand victorieux !
Voyez votre rival mourir devant vos yeux.

CÉSAR, à Caton.

1945 Caton, vous avez tort, je blâme votre audace,
Vous offensez ma gloire.

CATON.

Ô Ciel ! Quelle disgrâce,
Ce dernier coup me tue, ô lâche trahison !
César devant mes yeux ! César dans ma maison !

CÉSAR.

Il ne vient pas ici comme votre adversaire,
1950 Pourquoi l'estimez-vous à vos souhaits contraires,
Lui qui n'a point de cœur sinon pour vous aimer,
Quels motifs avez-vous de le vouloir blâmer ?
On ne peut ignorer quelle raison le porte
De soutenir l'Empire et lui servir d'escorte :
1955 Pompée avait grand tort de former des desseins...

CORNÉLIE.

Parler de mon époux ! Ennemis des Romains !
Et même en ma présence ! Ô fière destinée !

CÉSAR.

Taisez-vous, Cornélie.

CORNÉLIE.

Ah ! Pauvre infortunée.

CÉSAR.

De grâce écoutez-moi dans mon ressentiment,
1960 Pour apprendre l'effet d'une triste événement,
On doit assez savoir que le sort de Pompée
N'accusera jamais César ni son épée,
Et malgré les jaloux d'une illustre valeur,
Je suis trop innocent de son triste malheur.
1965 Par devoir j'ai choqué tant de lâches pratiques,
Qui fomentaient l'horreur de nos maux domestiques,
César de tous côtés et les jours et les nuits
Se trouvait accablé de tristesse et d'ennuis,
Et jamais ma prière en toutes ces alarmes
1970 N'a pu vous disposer à mettre bas les armes.
J'ai parlé de la paix, on ne m'écoutait point,

Soyez judicieux à balancer ce point,
Et suivant la justice où l'équité se fonde,
Défendez l'innocence aux yeux de tout le monde.
1975 Je maintiens justement contre mes envieux
Qu'on devait s'opposer aux esprits factieux ;
Au reste si Pompée est mort dans l'Égypte,
Rapportez son désastre au malheur de sa fuite.

CATON.

1980 César, que d'artifice et de présomption ?
Qui ne connaîtrait pas ta vaine ambition
Pourrait bien ignorer où ton courage aspire.

CÉSAR.

Je n'ai rien entrepris qui fut contre l'Empire.

CATON.

Tu te trompes, César, et nous savons assez
Que ton superbe orgueil s'emporte à trop d'excès :
1985 Ta feinte est découverte, et suivant ton génie
Tu veux ranger l'État dessous ta tyrannie ;
Je parle assurément, et même tu sais bien
Que Caton de César ne doit espérer rien.
Mais j'ai regret pourtant dans la peine où nous sommes
1990 Que tu sois devenu le plus méchant des hommes,
Bourreau de ta patrie, ennemi des Romains
Qui rougit tous les jours dedans leur sang tes mains,
Tu viens pour avancer mes tristes funérailles,
Soûle toi de mon coeur, dévore mes entrailles.

Caton assure la plaie.

1995 Je meurs, mais satisfait puisque je meurs Romain.

MARTIA.

Ah !

CATON.

C'est à dire, libre, et de sa propre main.

MARTIA.

Caton, attendez-moi, Dieux ! Quitter votre femme,
Vous vivez dans mon coeur, elle vit dans votre âme,
Et le noeud qui nous lie est si ferme et si beau,
2000 Que l'un ne peut sans l'autre aller dans le tombeau.

CATON, à sa femme.

Je meurs content.

CÉSAR, à Caton.

Caton, ah ! Son âme s'envole
Sur l'accent languissant d'une fière parole :
Que je suis malheureux de manquer de pouvoir
Où je vois triompher un cruel désespoir,
2005 Martia, Cornélie, en voyant ces désastres

N'en blâmez point César, mais les Dieux et les astres.
Ah Caton ! Ah Pompée ! Ah déplorable sort !
Qui de vous ou de moi produit ce lâche effort ?
Sans me justifier l'événement des choses
2010 En fait connaître assez les plus funestes causes.
Justes Dieux, réprimez la fureur des Destins,
Et donnez quelque trêve aux malheurs des Latins ;
Je vais pleurer leur mort, mêlez vos pleurs aux miens,
Car pour vous consoler je n'ai que ces moyens.

SCÈNE X.

**Martia, Cornélie, Philante, Julie, Portius,
Pétrole.**

MARTIA.

2015 N'ayant plus d'espérance après ce coup de foudre,
Quelle est ma destinée ! Et que dois-je résoudre !
Portius, Cornélie, et vous mes chers amis
Déplorez le désastre où le sort nous a mis :
Voyez notre infortune en malheurs trop seconde,
2020 Voyez où nous réduit l'inconstance du monde,
Et puisqu'un désespoir me ravit mon époux,
Destins lancés sur moi votre injuste courroux,
La tombe étant ouverte, et la Parque en colère,
Caton a fait trop voir ce que ma main doit faire.

CORNÉLIE.

2025 Plutôt consolons nous autant que les vertus
Ont soin de relever des esprits abattus,
Et malgré nos malheurs concevons l'espérance
De voir notre ennemi dessous notre puissance.
Après l'avoir puni nos deux d'un même pas
2030 Nous irons retrouver nos époux aux trépas.

FIN

Imprimé à Rouen et se vend À Paris, Chez CARDIN BESONGNE
au haut de la montée de la Sainte-Chapelle, aux Roses vermeilles.

Achévé d'imprimer pour la première fois à Rouen par Laurent
Maurry, ce cinquième décembre 1647.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].